This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

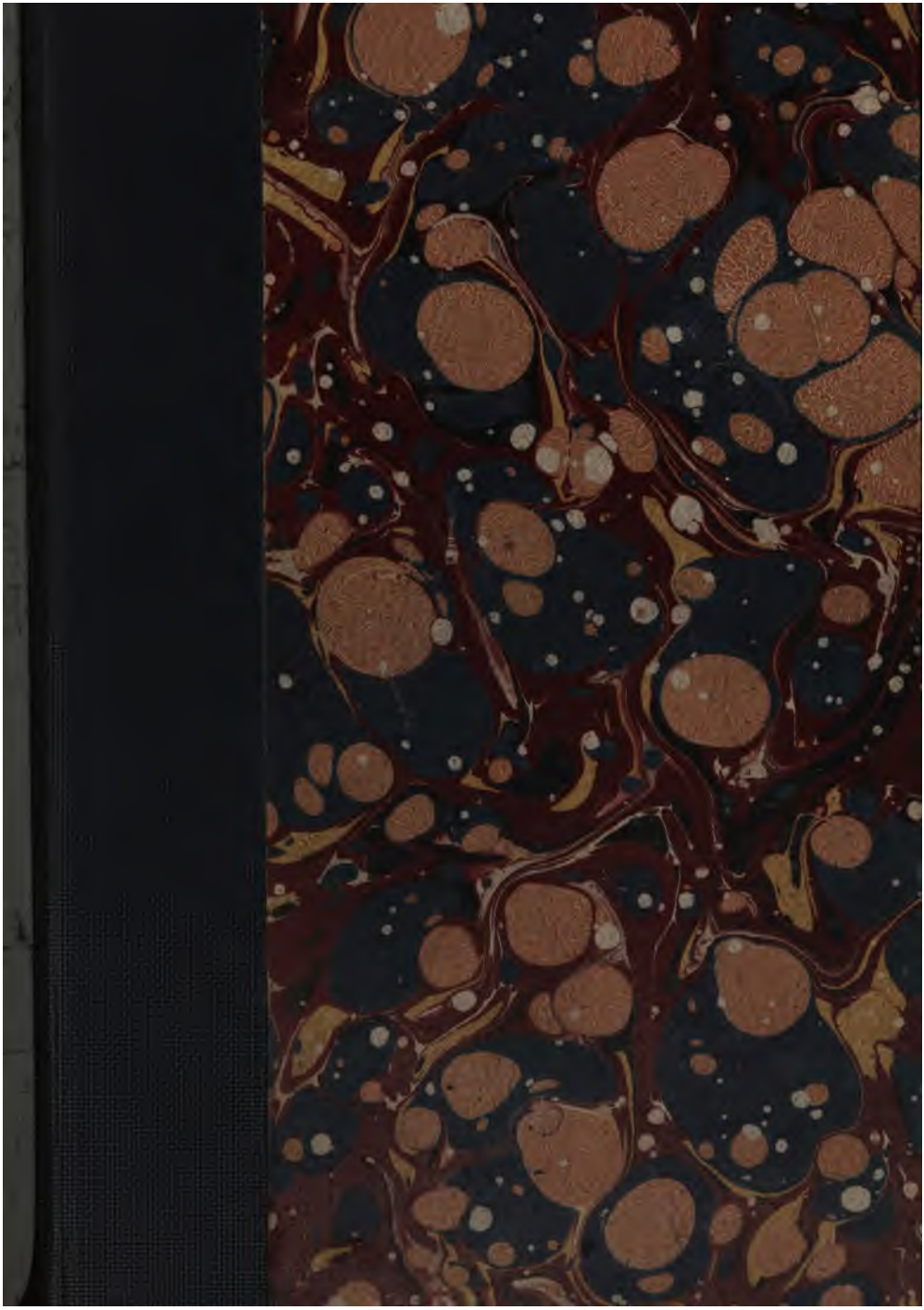
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

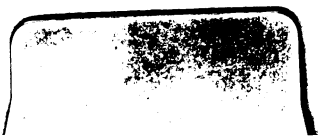
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

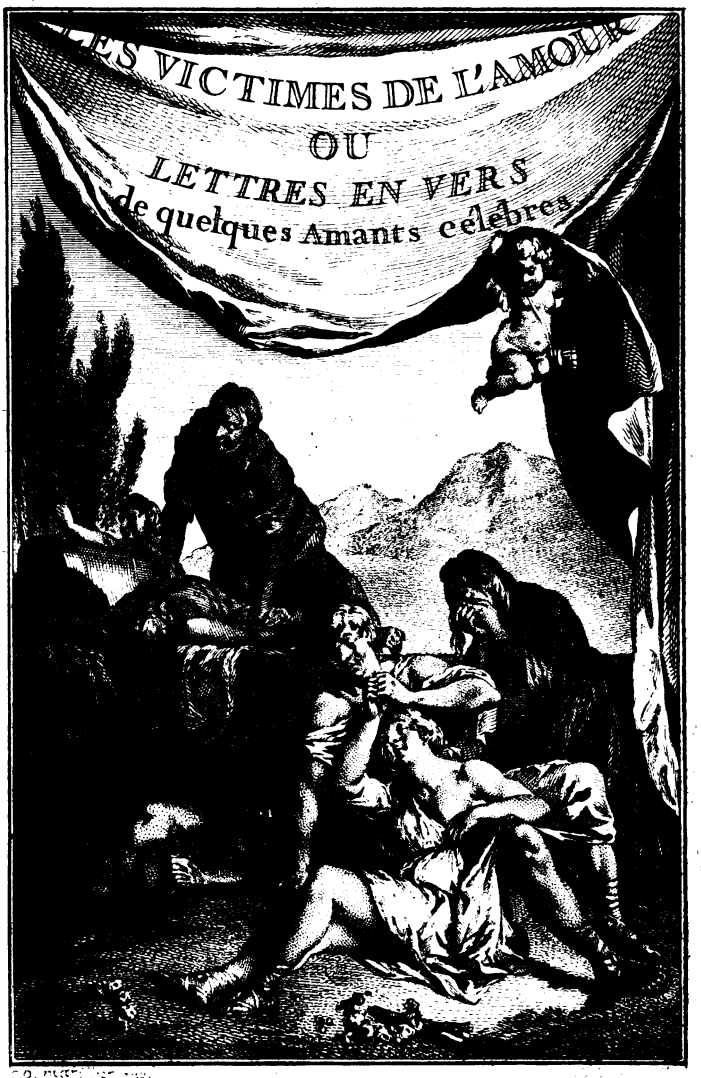


VET. FR. II B 121



Vet. Fr. II 3. 12.

c. 1


LES VICTIMES DE L'AMOUR
OU
LETTRES EN VERS
de quelques Amants célebres

LES

VICTIMES DE L'AMOUR,

OU

LETTRES

DE QUELQUES AMANS CÉLÈBRES,

PRÉCÉDÉES D'UNE PIÈCE

SUR LA MÉLANCOLIE,

ET SUIVIES

D'UN POÈME LYRIQUE

ET AUTRES PIÈCES.

AVEC FIGURES.

A PARIS,

CHEZ DELALAIN, LIBRAIRE.

1790.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 1 APR 1963
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRE

AU MARQUIS DE ***.

QUOIQUE ces Lettres vous soient déjà connues, je vous les envoie, mon ami, comme un ouvrage absolument neuf, et le plus soigné, peut-être, qui soit sorti de ma plume. Je n'ai conservé, dans la plupart, que le titre et le sujet. L'exécution est tout-à-fait différente. Il est telle de ces Épîtres, où vous ne trouverez pas vingt des anciens vers conservés.

Je les avois publiées avec cette précipitation que la jeunesse met à tout. C'est la saison de l'ivresse, de l'imprudence et des fautes: c'est alors qu'on préfère les écarts brillans de l'imagination à l'expression simple d'un cœur profondément ému; c'est alors qu'on sacrifie, à la recherche de quelques vers éblouissans, cette liaison insensible d'idées, cet accord de toutes les parties, cette

chaleur résultant de l'ensemble ; enfin, cette continuité d'un style pur et vrai, qui met le lecteur dans l'illusion, et fait disparoître l'effort de l'écrivain.

Un âge plus mûr, des réflexions plus suivies, de plus sages conseils, m'ont éclairé sur la foule de mes défauts. J'ai revu d'ailleurs cette production de mes premières années dans un de ces momens de la vie, où, pénétrée d'une tristesse qui lui plaît, l'âme obéit à des impressions qui ne peuvent la tromper ; où, se repliant sur elle-même, importunée par les faux jours du bel esprit, elle rejette tout ce qui n'entretient pas ses émotions, tout ce qui ne sert pas à développer en elle les sentimens même douloureux qui l'occupent et l'attendrissent.

Le goût n'est autre chose, au moins je l'imagine, qu'une sensibilité délicate qui perfectionne en nous les organes de la pensée. Voilà pourquoi,

peut-être, il est si rare dans l'effervescence de la jeunesse. Semblable à cette plante susceptible, que le tact le plus léger fait rentrer en elle-même, le goût incertain et timide pendant le tumulte des passions, attend, pour éclore, l'instant de leur silence, ou du moins de leur recueillement. Il se raffine à mesure que l'âme s'épure, quand ses affections se répandent moins et s'approfondissent davantage, lorsque, moins affaissée sous le nombre et la violence des sensations, elle se repose sur celles qui lui donnent des jouissances plus solides, ou lui laissent des souvenirs plus attachans. Quand je cherche à perfectionner mes faibles essais, c'est, sans m'en douter, elle seule que j'écoute. Elle ne me dirige point, elle m'avertit, et je me décide avec d'autant plus de certitude, que je m'abandonne à son impulsion involontaire, à ce tact précieux et rapide, le juge le plus infaillible, et le critique le moins infidèle.

Quoiqu'on puisse dire du genre de ces Lettres,

il est trop passionné pour n'être pas intéressant. S'il paroît triste, ce ne peut être qu'à ces cœurs froids qui ne connoissent pas le charme de la mélancolie. On parcourt, d'un œil superficiel et distrait, les plus riantes compositions de *Vateau*, et l'œil du vrai connoisseur, recueilli dans une attention immobile, ne peut quitter le Déluge *du Poussin.*

Les hommes (a dit un homme de beaucoup d'esprit dans une Lettre à M. Diderot), *les hommes, et parmi eux les Français de préférence, pardonnent tout, se prêtent à tout, pourvu qu'on les amuse. Prodigues de notre gaieté, nous sommes avares de nos larmes.* Cette réflexion est, vous le savez, contredite et démentie par l'expérience de tous les jours. C'est par le cri des hommes rassemblés qu'on peut juger des goûts, des mœurs, de l'esprit d'une nation, et le théâtre français seroit peut-être la meilleure école d'un moraliste. Hé bien! ce même théâtre se soutient, sur-tout

par les grands tableaux, par les compositions fortes ou pathétiques. Molière est beaucoup moins suivi que Corneille. Une tragédie médiocre fait plus de sensation qu'une bonne comédie, et le public d'aujourd'hui n'est point du tout le public d'autrefois.

Le caractère d'un peuple est, comme tout le reste, sujet à d'éternelles variations. Sous la main puissante du tems, il se charge, d'âge en âge, de mille nuances imperceptibles, qui en étouffent à la fin la nuance primitive et le trait original. Nous ne sommes certainement pas ce que nous paroissons être. Notre délire superficiel, sur lequel on nous juge, ne va point, jusqu'au fond de nos cœurs, guérir cette inquiétude qui les agite, ou cette langueur qui les consume. Rien ne décèle mieux l'ennui de soi-même et le vuide de l'âme, que ce goût de parades et de bouffonneries presqu'indécentes, qui s'est introduit dans nos sociétés.

Après tous les éclats d'une gaieté convulsive, on est tout surpris de se trouver triste. On cherche un plaisir plus noble, plus délicat, et l'on court, pour se dédommager d'avoir ri, pleurer avec délices à la représentation d'Inès, d'Iphigénie, de Phèdre et d'Andromaque.

LA MÉLANCOLIE,

OU

PLAINTES DE MILORD ***.

IMITÉES DE L'ANGLAIS.

De mes chagrins profonds, secrets dépositaires,
Grotte obscure, antres sourds, campagnes solitaires,
Où, dans un long effroi, la Nature se tait;
Caverne du silence, où la douleur se plaît;
Tombe, qu'elle éleva dans ce lugubre asyle;
Silencieux étang, forêt morne et tranquille;
Sapins, si tristement élancés jusqu'aux cieux,
Dérobez, s'il se peut, l'univers à mes yeux.
De tout ce qu'on y voit, mon âme importunée,
A ce coin de la terre est à jamais bornée;
J'y puis errer en paix: dans ces lieux pleins d'horreur,
Tout est calme et désert; la nature et mon cœur.

Quelle divinité, majestueuse et sombre,
Descend de ce côteau qui se perdait dans l'ombre?
Dieu! que de noirs soucis sur son front amassés!
Elle marche à pas lents, et ses yeux sont baissés;
Mais on voit éclater, à travers sa tristesse,
La touchante beauté dont le charme intéresse.
Son aspect, de ces bois redouble encor le deuil,

Et sa bouche s'attache au marbre d'un cercueil.
Tout me dit que c'est toi, Muse mélancolique,
Qui présidas aux nuits du chantre britannique,
Et, fuyant la clarté des célestes flambeaux,
Réchauffas, par tes pleurs, la cendre des tombeaux;
Demeure, je te suis... attends-moi... vain prestige!
Un songe m'enchantoit... la vérité m'afflige.
Je me retrouve seul en proie à mes regrets,
Et mes tremblantes mains n'ont saisi qu'un cyprès.

Toi qui rendois le calme à mon âme agitée,
Sensible Corilla, quoi! je t'ai donc quittée!
Ma sombre défiance a passé jusqu'à toi;
Tout, jusqu'à mon amour, s'est tourné contre moi.
Tout me fuit, tout est mort, et je le suis moi-même;
Je le suis au plaisir qui fut mon bien suprême;
Au charme de la gloire, à cet instinct brûlant,
Ame de l'héroïsme, et foyer du talent.
La première candeur, présent de l'innocence,
La constante amitié.... même la bienfaisance,
Ce rayon émané de l'astre qui nous luit,
Hélas! j'ai tout perdu; le monde a tout détruit.
Le monde, affreux chaos d'intrigue et d'injustices,
Où l'intérêt confond les vertus et les vices,
Où l'orgueil effréné dégénère en fureurs,
Où l'esprit personnel a desséché les cœurs,
Où le luxe, au front d'or, des cieux atteint la cîme,

Et, de ses pieds d'airain, presse un immense abyme ;
O monde, je te hais.... j'ai tiré le rideau,
Et j'échappe au danger, par l'horreur du tableau.

Jeté dans tes détours, j'ai vu la perfidie,
Par son impunité, bassement enhardie,
De mes crédules vœux cherchant à s'emparer,
Approcher de mon cœur, pour le mieux déchirer.
J'ai vu des hommes bas, cruels, fourbes, avides,
A force d'être vils, devenus intrépides,
De honte enveloppés, méchans avec froideur,
Tourner à leur profit jusqu'à leur déshonneur.

J'ai connu l'Envieux et ses pâles alarmes ;
Tous mes foibles succès ont fait couler des larmes.
La gloire, en me trompant, ne me suffisoit pas :
Mes amis les plus chers, furent les plus ingrats.
Je méprisai la haine, et je fus sa victime :
On déteste encor plus l'ennemi qu'on estime.....
Dieu ! combien de serpens réchauffés dans mon sein,
Pour le prix de mes soins, m'ont soufflé leur venin !
C'est alors que, traînant ma vague inquiétude,
J'ai, dans le tourbillon, trouvé la solitude.
Il fallut craindre, hélas ! ce que j'avois aimé :
J'ai détourné les yeux, et mon cœur s'est fermé.

Eh ! pouvait-il s'ouvrir à tous ces vains sectaires ?
Despotes déguisés, novateurs téméraires,

Corrupteurs des esprits sous leur joug abattus,
Sous les opinions éteignant les vertus ;
Citoyens dangereux, dont l'inquiète audace
Sappe les préjugés, sans rien mettre à leur place ;
Qui, sous un air humain, sachant l'art d'immoler,
Oppriment les mortels, qu'il faudrait consoler ?

Mais, pourquoi retracer ces funestes images ?
Laissons dans le lointain gronder les noirs orages.
Entraîné par le cours de ces mourantes eaux,
Au défaut du bonheur, saisissons le repos.
Le repos !..... doux mensonge, agréable chimère,
Nous te cherchons envain, tu n'es point sur la terre.
Je crus toucher au calme, et ce calme est affreux :
Les cœurs passionnés sont toujours malheureux.
L'imagination, trop souvent importune,
Sait, par les souvenirs, prolonger l'infortune ;
Et ce cœur douloureux, à lui-même livré,
Emporte tous les traits dont il fut déchiré.
Destin, à mes ennuis permets que je succombe !
La vie est un sommeil qui finit dans la tombe ;
Et l'âme, qu'enflammoient des désirs vertueux,
Comme un rapide éclair prend son vol dans les cieux.
Trop heureux le vieillard, dont l'heure enfin arrive,
Qui, de la mort trop lente entend la voix tardive !
Sur sa tombe paisible, où dorment les douleurs,
Plus d'un infortuné viendra verser des pleurs.

Après de courts plaisirs, il rend aux destinées
Des siècles de tourment..... qu'il nommoit des années :
Mais, cent fois plus heureux, qui tombe avant le temps,
Moissonné sur des fleurs, aux jours de son printems !
S'il n'a point ceint le myrte, ornement de nos fêtes,
Il n'a point de la vie éprouvé les tempêtes ;
Ses sens, par le malheur, n'ont pas été flétris.
Ainsi dans nos jardins, où folâtrent les ris,
Se détache une rose, espérance de Flore,
Et qui s'ouvroit à peine aux rayons de l'aurore.

Mais quoi ! quel tourbillon, par les vents apporté,
Couvre d'un voile épais le monde épouvanté ?
Aux tonnerres des monts, des foudres souterraines,
Au loin semblent répondre, et font gémir ces plaines !
Des profondeurs des bois sort un bruit menaçant !
Ce troupeau consterné s'arrête en mugissant !
Dans le fracas des airs, la nuit inattendue,
Précipitant son char, sort des flancs de la nue ;
L'éclair meurt sur sa trace, en y laissant l'effroi,
Et la vague écumante a monté jusqu'à moi.....

Je ne redoute rien ! Il est un Être juste,
Dont la voix me rappelle à son essence auguste.
Il ne détruira point l'ouvrage de ses mains ;
Mon âme va jouir ; elle échappe aux humains.
Oui, je crois au bonheur... mon dernier jour s'achève ;
L'existence pour moi fut un pénible rêve :

Il finit.... Ah ! grand Dieu, je bénis mon trépas ;
L'ami de la vertu doit tomber dans tes bras.

. . . . . .

. . . . . .

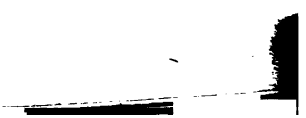
Tout change ! ce désert se transforme en bocage ;
L'aquilon, dans les cieux, a dispersé l'orage.
De brillantes vapeurs, enveloppant les monts,
Semblent un voile d'or ceintré sur les vallons,
L'onde, amoureusement, embrasse la verdure ;
La fleur naît, l'oiseau chante, et le zéphyr murmure.
Tout me plaît, tout s'anime en ce charmant séjour,
C'est le tranquille Éden embelli par l'amour.
Que vois-je ? mille amans, enchaînés sur ces rives,
Rappellent, en riant, les heures fugitives ;
S'enivrent à longs traits d'une innocente ardeur,
Et m'offrent à l'envi le tableau du bonheur.
Où suis-je ! quel rayon a dessillé ma vue !
O transports consolans dont mon âme est émue !....
Jeune et sensible encore, je puis jouir comme eux :
C'est la haine et l'ennui qui font les malheureux !
Corilla, Corilla, je t'adore et tu m'aimes :
Qu'importe l'univers ? N'est-il pas en nous-mêmes ?
Pardonne à ce délire, où s'égaroient mes sens :
Non, je ne hais plus rien, pas même les méchans.
Ame compatissante, âme pure et céleste,
Que m'ont-ils enlevé, si ton amour me reste ?

Je verrai ton sourire, il m'ouvrira les cieux ;
Un chagrin passager n'a point éteint mes feux.
Il est tant de plaisirs que tu sauras m'apprendre !
Instruit, sauvé par toi, j'en deviendrai plus tendre ;
Et ton regard, semblable au jour pur du matin,
Appaisera le trouble élevé dans mon sein.
Je sentirai l'amour ; je connoîtrai l'estime :
Je plaindrai le malheur, sans soupçonner le crime.
Je n'étoufferai plus l'indulgente pitié.
Revenez, revenez, plaisirs de l'amitié !
O ma lyre ! chantons tout ce qui m'intéresse,
L'héroïsme de l'âme, et même sa faiblesse,
L'oubli des songes vains qui m'avoient abattu,
L'amour et Corilla, la gloire et la vertu.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Il y a dix-huit mois, à-peu-près, que l'auteur de ces Lettres m'en remit le manuscrit ; et comme il ne paroissoit pas dans l'intention de les publier, j'ai cru faire plaisir au public en lui en donnant une édition faite avec tout l'intérêt et le scrupule de l'amitié. Ces Lettres peuvent se réunir à celles d'une Chanoinesse. Le mélange de ces deux ouvrages formera un recueil intéressant, où l'on retrouvera toutes les expressions de l'amour, son trouble, son ivresse, ses agitations, les emportemens de sa jalousie, le charme de ses espérances, son héroïsme et sa tendresse, ses fureurs et sa volupté, la violence de ses peines et la vivacité de ses plaisirs.

LES



C. P. Marillier inv.

E. De Ghendt Sculp

LES

VICTIMES

DE L'AMOUR.

LETTRE PREMIÈRE.

ABEILARD A HÉLOÏSE.

Malheureux ! qu'ai-je fait ! j'ai rallumé ta flamme.
J'ai troublé le repos qui rentrait dans ton âme :
Ce cœur où, malgré moi, le ciel seul doit régner,
Déchiré par mes mains, recommence à saigner !
Que veux-tu ? comme toi je languis, je soupire,
Je meurs.... l'amour sur moi reprend tout son empire :
J'ai gardé trop long-tems un silence orgueilleux,
Et ce cœur fatigué s'abandonne à ses feux.
Du sort qui m'accabla, quoi ? la rigueur extrême
A séparé de toi la moitié de toi-même !...
O trouble ! ô désespoir ! ardeurs, transports, désirs,
Tout me reste, Héloïse, excepté les plaisirs.

Cet abandon du cloître, et son affreux silence;
Tout me livre à moi-même, et m'afflige, et m'offense;
Malgré tous mes efforts, je ne peux t'oublier.
Dieu me menace en vain, et j'ai beau le prier,
Tu triomphes toujours; oui, ma main téméraire
Te place, à ses côtés, au fond du sanctuaire;
Et quand, de toutes parts, règne un muet effroi,
Prosterné devant lui, je n'adore que toi.

PLUS de calme, il me fuit: j'en offre en vain l'image.
Dans le fond de mon cœur j'entends gronder l'orage.
Mais toi.... quelle terreur a glacé tes transports?
Héloïse fidelle a senti des remords!
Des remords, Héloïse!... est-ce à toi d'en connoître?
A la voix d'un amant ils doivent disparoître.
Ah! qu'ils ne souillent point tes innocents attraits.
Mets-tu donc ta foiblesse au nombre des forfaits?
Héloïse, crois-moi, ta flamme est légitime;
Quelles sont nos vertus, si l'amour est un crime?
Sur l'univers entier jette un moment les yeux;
Animé par l'amour, l'univers est heureux.
Où suis-je.... et qu'ai-je dit? O ciel! où m'égaré-je!
A mes profanes vœux je joins le sacrilège!
Arbitre souverain de mon funeste sort,
A mes sens désolés pardonne ces transports.
Tu le sais: abattu sous la haire et la cendre,
D'un trop cher souvenir je voudrais me défendre;
Déchiré devant toi par d'horribles combats,

L'existence pour moi n'est plus qu'un long trépas.
Mon Dieu ! lorsqu'à tes lois mon ame s'est soumise,
Je ne t'ai point juré d'oublier Héloïse....
Héloïse !... va, cours, tombe aux pieds des autels;
Renonce pour jamais à tes feux criminels;
Que la religion, t'armant d'un saint courage,
De ton cœur, s'il le faut, arrache mon image,
Mon image trop chère, et qui fait tes tourmens:
Je te remets ta foi, je te rends tes sermens.
C'est moi de qui la main, couronnant ma victime,
Te cachait sous des fleurs le penchant de l'abyme:
Compte, si tu le peux, tes soins et tes chagrins.
Que de jours orageux pour quelques jours sereins !
Rassemble de l'amour les ennuis et les peines,
Et ses jaloux transports et ses terreurs si vaines;
Mets à part ses douceurs, ses passagers désirs,
Et vois combien ses maux surpassent ses plaisirs.
Rappelle-toi, sur-tout, pour affermir ta haine,
Ces jours de deuil, ces jours, où, respirant à peine,
Courbé sous mes malheurs, je m'en fis de nouveaux,
Où, dans tous les mortels, je crus voir des rivaux.
Dévoré, poursuivi par mes noires alarmes,
Je redoutais en toi la jeunesse et les charmes,
Un sexe trop facile et prompt à s'enflammer;
Je redoutais, sur-tout, l'habitude d'aimer.
J'en hâtai, chaque jour, l'injuste sacrifice;
Songeant à mon repos, je pressais ton supplice;
Je désirai qu'un Cloître, asyle redouté,

Pour dissiper ma crainte, enfermât ta beauté.
Les caresses, les pleurs d'Héloïse attendrie,
Rien ne pouvoit calmer ma sombre jalousie ;
Et, ton amour lui-même augmentant mon effroi,
Je voulus que ton Dieu me répondît de toi.
Oui, de ma propre main, je traînai la victime.
Je te donnois à lui : mais, ô fureur ! ô crime !
Retenant mon présent, arraché de mes mains,
Je te donnois à lui, pour t'ôter aux humains.
Tu me disois, ordonne, et choisis ma demeure :
Où veux-tu que je vive, où veux-tu que je meure ?
Abeilard, je suis prête... Et moi, dans ces momens,
Je goûtois le plaisir, au sein de mes tourmens.
Portiques révérés, asyles respectables,
Aux profanes regards, dômes impénétrables ;
Grace à la piété, qui veille autour de vous,
Combien vous assurez le bonheur d'un jaloux !
Que je fus soulagé de t'y voir renfermée,
Et de te voir soustraite au péril d'être aimée !
J'attendois cet instant, où quelques mots cruels
T'enleveraient à moi, comme à tous les mortels.
Par l'offre de ta dot je parvins à séduire
Celle qui dans ton cloître exerçoit son empire,
Et cette femme enfin, secondant ton bourreau,
Pour toi, dans un désert, me vendit un tombeau.
Ah ! d'un pareil amour n'es-tu pas indignée ?
Ne vois-tu pas le piège où tu fus entraînée ?
A des transports honteux, cesse de t'emporter,
Et d'aimer un mortel que tu dois détester...

Me détester! qui! moi!... non, ma chère Héloïse...
Non... tu ne le dois pas... ta foi me fut promise.
Je réclame ton cœur; il est encore à moi...
Cent fois plus qu'à ce Dieu... que je trahis pour toi.
Mes douloureux affronts, tes maux que je partage,
Jusqu'aux emportemens de ma jalouse rage :
Tout m'assure à jamais un ame où j'ai régné...
Je suis trop malheureux, pour être dédaigné.
Pour moi seul la nature est affreuse et stérile :
Ce sépulchre où je vis n'est pas même un asyle.
Le soleil que toujours je préviens par mes pleurs,
Ne trace pour moi seul qu'un cercle de douleurs.
Je cherche les rochers et les antres funèbres,
J'aime à m'ensevelir dans l'horreur des ténèbres.
Je descends quelquefois dans ces sombres caveaux,
Où triomphe la mort au milieu des tombeaux;
C'est là qu'anéanti, je me dis en moi-même,
Voilà donc la demeure et l'asyle suprême,
Le terme où les amans heureux ou malheureux
Verront s'évanouir leur tendresse et leurs feux.
De moment en moment, il vient ce jour horrible,
Où la mort glace enfin le cœur le plus sensible;
Et c'est là qu'Abeilard, pour toujours renfermé,
Ne se souviendra plus d'avoir jamais aimé...
Là, se perdent les rangs... les vertus, et les charmes;
Après de tristes jours, prolongés dans les larmes,
C'est donc là qu'Héloïse!.... et soudain oppressé,
Au milieu des cercueils je tombe renversé.

Prends pitié de mes maux, du feu qui me consume.
De ce poison brûlant, tout aigrit l'amertume ;
Tout me blesse et me nuit... ah! pénètre avec moi
Dans les replis d'un cœur qui ne s'ouvre qu'à toi.
Combien je suis changé! moi-même j'en frissonne,
Je hais et je maudis tout ce qui m'environne,
Et m'applaudis souvent de régner dans ces lieux,
Où je sers de Ministre à la rigueur des Cieux.
J'appesantis le joug de mes jeunes victimes,
Ma jalouse fureur les punit de mes crimes.
J'aime à voir la pâleur de leurs fronts pénitens,
Et l'aspect de leurs maux adoucit mes tourmens...
Héloïse! à quel point le désespoir m'égare!
Qui l'eût pensé, qu'un jour je deviendrois barbare!

Tu le sais, Héloïse, en des tems plus heureux,
Je fus, ainsi que toi, sensible et généreux.
L'indigence jamais ne me fut importune,
J'ouvrois mon ame entière aux cris de l'infortune.
En vain mes ennemis, ardens persécuteurs,
Cherchoient à diffamer ma conduite et mes mœurs ;
La bienfaisance, alors, sûre de mon hommage,
Pour entrer dans mon cœur, empruntoit ton image,
Et, tant que je l'ai pu, dans mes obscurs destins,
J'ai goûté la douceur d'être utile aux humains.

O jours trop fortunés !... ô jours de mon ivresse!
Où je laissois, sans crainte, éclater ma tendresse ;

Où rien n'interrompoit ce commerce enchanteur,
Ce doux épanchement des secrets de mon cœur,
Où, libre de te voir, et chargé de t'instruire,
J'aimois à t'égarer, au lieu de te conduire;
Où, pour toute leçon, à tes pieds prosterné,
Je te peignois l'amour que tu m'avois donné...
Tu n'as point oublié cet instant de ma gloire,
Ce moment où j'obtins la première victoire.
Les parfums du matin s'exhaloient dans les airs;
Un jour voluptueux brilloit sur l'univers;
Plus riante et plus belle, au gré de mon ivresse,
La nature sembloit pressentir ta foiblesse.
Tes yeux, qu'obscurcissoit une douce vapeur,
S'ouvroient sur Abeilard avec plus de langueur.
Ma main sous un berceau te conduisit tremblante;
J'entendis soupirer ta vertu chancelante;
Mes regards enflammés t'exprimoient le desir;
J'apperçus dans les tiens le signal du plaisir....
Je volai dans tes bras... en vain ta voix éteinte,
A travers cent baisers murmuroit quelque plainte;
Je ne t'écoutois plus, je n'entendois plus rien;
Heureux par mon transport, plus heureux par le tien.

Ah! détourne les yeux de ce tableau profane;
Tout me consterne ici, m'accuse et me condamne.
Devant moi se découvre un avenir vengeur;
Et la voix de mon Dieu tonne au fond de mon cœur.
Toi! qui creusas l'abyme, où ton courroux me laisse,

J'espérois que ton bras soutiendroit ma foiblesse ;
J'ai cru que ta bonté descendroit jusqu'à moi ;
Et que les passions se taisoient devant toi :
Hélas ! dans ces réduits ont-elles plus d'empire ?
Seroit-il des penchans que tu ne peux détruire ?
Je pleure, je gémis, et les nuits et les jours ;
Je me repens, t'implore, et je brûle toujours.
Frappe enfin, et punis un mortel qui t'offense :
Fais, au pied de l'autel, éclater ta vengeance,
Et, puisque tu n'as pu m'arracher mon penchant,
Pour éteindre l'amour, anéantis l'Amant !

O ma chère Héloïse, ô toi que j'ai perdue,
Toi, que j'égare encore, éloigné de ta vue :
Où me cacher, où fuir un feu trop dévorant,
Qui s'attache à mon cœur et coule avec mon sang ?
Cette terre où je rampe a-t-elle assez d'abymes,
Si l'œil perçant d'un Dieu vient à compter mes crimes ?
Que de foibles mortels mon exemple a séduits !
Que de coupables feux, par les miens enhardis !
Dans les lieux les plus saints, nos fautes sont connues ;
Nos lettres, tu le sais, sont par-tout répandues :
On les lit, on s'y plaît, on y puise un poison,
Qui, pour aller au cœur, enivre la raison :
La jeunesse, livrée à tout ce qui l'abuse !
Dans ses déréglemens nous cite pour excuse :
Notre amour malheureux fait encore des jaloux ;
Il a creusé l'abyme, où l'on tombe après nous.

Il est tems, il est tems de se vaincre soi-même,
De contraindre nos feux à cet effort suprême.
Nos longs égaremens, sources de nos malheurs,
Veulent, pour s'expier, de la honte et des pleurs.
Pleurons, et rougissons; du sein de la poussière,
Elevons vers le Ciel notre ardente prière.
Peut-être que ce Ciel, à la fin désarmé,
Au cri du repentir ne sera plus fermé.

Cesse de m'inviter, hélas! trop indiscrète,
A venir partager tes soins et ta retraite.
Qui, moi! de tes devoirs soulager le fardeau,
Diriger de tes Sœurs le docile troupeau;
Les sauver des périls que pour moi je redoute,
Des vertus que je fuis leur applanir la route!
Moi! j'irois dans des lieux où tes jeunes attraits...
Non, ce n'est plus pour moi que les plaisirs sont faits.

Si tu pouvois me voir, l'œil cavé par les larmes;
Baissant toujours ce front qui t'offrit quelques charmes;
De spectres effrayans toujours environné,
Triste, défait comme eux, et comme eux décharné:
Tu voudrois bien plutôt éviter cette image,
Et, loin de le chercher, tu fuirois mon passage.
Ne me prodigue plus le nom de fondateur;
Je suis un malheureux, je suis un corrupteur,
Qui, dans l'affreux moment où la raison l'éclaire,
Frémit de son amour, que pourtant il préfère;

Arrache avec effort, un cœur trop criminel,
Qui, la bouche collée aux marches de l'autel;
Dans la religion espérant un refuge,
Attend la grace encore, ou l'arrêt de son Juge.

Joins tes remords aux miens; sur-tout ne m'écris plus:
Cachons-nous désormais des soupirs superflus:
Oui, laissons entre nous un intervalle immense;
Espérons tout du tems, et sur-tout du silence.
Va cesse de chérir un fantôme d'Amant,
Que l'amour seul anime et dispute au néant.
Dieu le veut.... dans son temple ensevelis tes charmes:
Offre à ce Dieu jaloux tes pénitentes larmes;
Et que ces pleurs enfin effacent, à leur tour,
Tous les pleurs qu'Héloïse a versés pour l'amour.

Si la mort, dans ces lieux, devançant ma vieillesse,
Vient terminer des jours, tissus par la tristesse,
Je veux qu'au Paraclet Abeilard soit porté,
Et, que dans cet état, il te soit présenté:
Non pour te demander un regret inutile,
Mais pour fortifier ta piété fragile.
Plus éloquent que moi, ce spectacle cruel
Te dira ce qu'on aime, en aimant un mortel.

LETTRE II.

OCTAVIE A ANTOINE.

Antoine, sans combattre, a cédé la victoire!
Méprisé par les siens, vil aux yeux de la gloire,
Au signal d'une femme, il quitte ses vaisseaux;
Partage son opprobre, et la suit sur les eaux!
J'en frémis... qu'as-tu fait? et quelle est ta foiblesse?
Vois l'abyme où t'entraîne une indigne Maîtresse:
Et juge, malheureux, si ton cœur est changé.
Non, tu n'es plus le même, et Brutus est vengé.

O jours de ton éclat, écoulés dans Athènes!
Là, tout sembloit uni pour resserrer nos chaînes;
Ce peuple, favori de Minerve et de Mars,
Fier du double laurier de la guerre et des arts,
Témoin de mon bonheur si pur et si tranquille,
S'empressoit, chaque jour, pour orner ton asyle.
Tu laissois dans mes bras reposer ta valeur.
Ton front, où se peignoit le calme de ton cœur,
N'avoit plus cet orgueil qui sied à la victoire.
A ta vertu paisible on pardonnoit ta gloire;
Et ce séjour, dont Rome envioit le destin,
S'embellissoit encore à l'aspect d'un Romain.

Trop rapides instans, suivis de tant de larmes !
Ambitieux rivaux, où portez-vous vos armes ?...,
Inutiles soupirs ! et les vents et les Dieux
T'ont déjà transporté sur ces bords odieux,
Où, méditant ta honte, une Amante hautaine
Sourit à son captif, que l'amour lui ramène.
Je te vois encenser ses perfides appas,
Et de mes pleurs, cruel, t'applaudir dans ses bras.
Employant avec art le caprice et les larmes,
Elle sait à tes yeux multiplier ses charmes ;
Et tu chéris l'erreur qui t'a préoccupé !...
Et tu crois être heureux, quand tu n'es que trompé !

Dans quels nouveaux excès elle se précipite !
Quoi ! d'un lâche triomphe elle honore ta fuite !
Sous le nom de Bacchus, un Héros, un Romain
Parcourt Alexandrie, un thyrse dans la main !
Puis-je, à ces traits honteux, reconnoître un grand homme ?
Est-ce ainsi qu'autrefois tu triomphois dans Rome !....
Où vais-je m'égarer ? tu ne m'écoutes pas ;
Les charmes de l'Egypte ont enchaîné tes pas.
Des jardins, des bosquets dont tu cherches l'ombrage,
Voilà le champ de Mars où brille ton courage.
C'est là que, sur des fleurs mollement endormi,
Repose de César le vengeur et l'appui.

Cependant Octavie, à gémir condamnée,
Sans titre, sans époux, languit abandonnée.

Sur mes tristes destins Rome a les yeux ouverts ;
Je voudrois m'exiler, et fuir de l'univers.
Le désespoir m'accable, et ta fureur tranquille,
Jusques dans ton Palais me refuse un asyle !
On a vu Marcellus, et ton épouse en pleurs,
Chez Auguste porter leur honte et leurs douleurs,
Marcellus !... ô tendresse ! ô comble de misère !
Tu détestes le fils, tu fais rougir la mère :
On m'a vue obéir à tes ordres cruels,
Et servir de trophée à tes feux criminels.
Quels que soient mes chagrins, ils ont pour toi des charmes;
Tu goûtes le plaisir d'insulter à mes larmes ?...

MAIS tremble : si ton cœur persiste à m'outrager,
Je dois t'en avertir, tes jours sont en danger.
Je parlois en épouse, et je parle en Romaine.
Rome, de jour en jour, contre toi se déchaîne.
» Quoi ! dit-elle, un enfant élevé dans mon sein,
» Au sort d'une étrangère uniroit son destin !
» Quoi ! le soleil verroit, au milieu de nos armes,
» Une Reine insolente étaler tous ses charmes !
» Il verroit nos soldats dans une lâche Cour,
» Suivre un Chef méprisable amolli par l'amour.
Le Sénat applaudit, et le peuple s'anime.
Jusques dans la Syrie, on veut punir ton crime.
Mon frère, transporté d'une juste fureur,
Cherche à perdre un rival, en vengeant une sœur.
Enfin, ouvre les yeux; que ton danger t'éclaire ;
Que la gloire te parle... elle te fut si chère !

Que dis-je ? en cet instant, peut-être dans tes bras,
Cléopâtre poursuit l'arrêt de mon trépas.
Puissent du moins les Dieux, puissent les destinées
D'une femme inhumaine abréger les années !
Qu'elle meure trahie, et voie, en expirant,
La joie étinceler au front de son Amant !
Puisqu'elle empoisonna le bonheur de ma vie,
Que l'horreur de sa mort venge enfin Octavie !....
Et périssent ainsi ces dangereux objets,
Que la nature orna de coupables attraits ;
Qui, fiers de commander à d'illustres esclaves,
Les tiennent abattus sous de viles entraves,
Et, de la vérité leur cachant le flambeau,
Feignent de les aimer en creusant leur tombeau !

TAYLOR INST. OXFORD

LETTRE III.

JULIE A OVIDE.

Ah! je suis libre enfin!... et ma main peut tracer
Cet entretien secret que j'ose t'adresser.
Ovide, que fais-tu?... quelle est ta destinée?
Ecris-moi... réponds-moi... que dis-je!... infortunée!
Et quel est mon espoir? peut-être, en ces momens,
Ton vaisseau malheureux est brisé par les vents.
Peut-être mon Amant, sur un lointain rivage,
Défiguré, sanglant, est jetté par l'orage.
Mais si tu vois ces bords, ces climats détestés,
Effroyables déserts, par le Gète habités,
Dis, en lisant ces traits, dictés par l'amour même:
Dans l'univers encore, il est un cœur qui m'aime.

Quelle nuit! quel départ! dans cet instant d'horreur,
De moi, je crus sentir se détacher mon cœur.
Mes yeux ne voyoient plus: la mourante Julie
N'avoit plus tes baisers, pour lui donner la vie.
Quelle barbare main, après un long effroi,
A rallumé des jours, qui ne sont rien sans toi?
Ciel! Que devins-je alors? muette, confondue,
J'interroge des yeux une foule éperdue.
On soupire, on se tait; et les vents orageux

Se font entendre seuls, dans ce silence affreux...
Le désespoir enfin ranime mon courage :
Je n'écoute plus rien, et je vole au rivage.
» Puissent les mers, disois-je, au gré de mes transports,
» Me porter, cher Amant, sur tes sauvages bords !
» Puisses-tu, parcourant cette rive effrayante,
» Y retrouver encor ta malheureuse Amante ;
» Et, plein de cet amour, qui survit au trépas,
» Pour la dernière fois la serrer dans tes bras ! ».

Trop inutiles vœux !... ô comble de misère !
On m'entraîne au palais ; et j'y revois mon père,
Ou plutôt mon tyran et mon persécuteur,
De tes maux et des miens impitoyable auteur,
Qui dans mon désespoir semble trouver des charmes,
Et mettre de la gloire à mépriser mes larmes.
De quel droit ose-t-il, forçant mes sentimens,
Comme ses vils Romains, maîtriser mes penchans !
Ah ! qu'il règne, qu'il fasse ou la paix ou la guerre ;
Qu'il décide, à son gré, des destins de la terre.
Je ne voulois qu'un cœur, je régnois sur le tien ;
Qu'il garde son empire, et me laisse le mien.

Cher Amant, c'est ainsi que la tendre Julie
Laisse éclater les feux qui l'ont enorgueillie.
Rome, tout l'univers, sans pouvoir m'alarmer,
Diront que tu m'aimas, et que j'osai t'aimer.
Voudrois-je ressembler à ces femmes timides,

Qui

Qui, sous de vains attraits, montrant des cœurs arides,
Ne connurent jamais ce délire enflammé,
Et cet oubli de tout, hors de l'objet aimé?

De mille courtisans la foule en vain s'empresse
A demander ma main, à briguer ma tendresse.
Va, la triste Julie est loin d'y consentir :
Je t'aime trop, hélas! pour ne les point haïr.
Que sont-ils près de toi? d'ambitieux esclaves,
Qui viennent, près du trône, implorer des entraves;
Qui, flatteurs de mon père, assiègent ses vieux ans,
Fatiguent la langueur de ses derniers momens,
Caressent son orgueil, de fleurs sèment sa trace,
Et dévorent l'instant de monter à sa place :
Méprisables Romains, Romains infortunés,
Assassins aujourd'hui, demain assassinés.
Que m'importent leurs droits, leur pouvoir que j'affronte,
Et leurs tristes honneurs qui les couvrent de honte!
Il me faut un Amant, sans titres, sans appui,
Qui m'aime pour moi-même, et que j'aime pour lui.
Non, tu ne conçois point l'excès de mon ivresse;
Combien mon cœur brûlant est fier de sa tendresse!
Je voudrois, cher Amant, pour te prouver ma foi,
Voir cent Rois à mes pieds, les dédaigner pour toi :
Leur dire : remportez vos sceptres, vos couronnes;
L'amour fuit les grandeurs et la pompe des Trônes.
Le sort vous prodigua des titres fastueux;
Mais Ovide est aimable... Ovide est malheureux.

Loin de toi cependant la fidelle Julie
Dans le trouble et les pleurs voit consumer sa vie.
Peins-toi mon désespoir dans cette horrible Cour,
Et l'abandon d'un cœur déchiré par l'amour.
Je cours, je vais, je viens, incertaine, égarée....
Rien ne peut consoler ton Amante éplorée.
Le jour à peine luit; j'en souhaite la fin.
Sans ordre, mes cheveux sont épars sur mon sein:
Tout ornement me pèse; et, dans mon infortune,
Je déteste l'éclat d'une pompe importune.
Dans mon abattement je trouve des douceurs;
Et j'aime à voir mes yeux obscurcis par les pleurs.
Quelle parure, hélas! m'est encor nécessaire?
On m'a ravi l'Amant à qui je voulois plaire.
Je cherche les forêts, ces réduits effrayans,
Faits pour cacher au jour les malheurs des Amans.
Là, de tes traits, de toi profondément remplie,
Dans un sombre plaisir je reste ensevelie:
J'entends avec transport les aquilons fougueux
Frémir, se déchaîner sous un ciel orageux;
Et mon ame jouit, dans sa douleur mortelle,
Quand l'univers est morne et ténébreux comme elle.

Cette horreur me pénètre, et plaît à mes ennuis.
Je lis dans ces momens, sans cesse je relis
Ces vers voluptueux, enfans de la tendresse,
Gages de ton bonheur, et nés de ton ivresse;
Cet art que je t'appris, cet écrit enflammé,

Dont j'offrois le modèle à ton esprit charmé.
Des pleurs, en le lisant, inondent mon visage.
Ne pouvant rien de plus, je baise ton ouvrage;
Cet ouvrage immortel, où, guidant tes pinceaux,
Vénus se reconnoît au feu de tes tableaux.
O vous qui le lirez, ô vous, races futures,
De ce livre enchanteur dévorez les peintures!
Non, d'un génie oisif ce ne sont point les jeux:
C'est le fruit de l'amour, et de l'amour heureux.
Amans, c'est un amant qui cherche à vous instruire:
Il vous dicte les loix de celle qui l'inspire.
Seule je l'inspirai; je ne m'en défends pas:
Les leçons qu'il vous donne, il les prit dans mes bras.

Pardonne ce transport, cet aveu qui me flatte:
Il faut, avec le tien, que mon triomphe éclate.
Si quelquefois l'amour de fleurs t'a couronné;
De myrte, par mes mains si ton front fut orné;
Laisse, laisse, ta gloire en sera plus brillante,
Tomber quelques lauriers sur le front d'une Amante.
J'exige cet hommage, et je l'ai mérité;
Ta maîtresse a des droits à l'immortalité.
Ne te souviens-tu pas que la tendre Julie,
S'enflammant elle-même au feu de ton génie,
Par ses vers amoureux t'exprimoit ses desirs?
Nos voix se marioient, pour chanter nos plaisirs,
Dans ces rians jardins, où bien souvent l'aurore,
En ramenant le jour nous retrouvoit encore;

Où, livrée aux langueurs d'un long enchantement,
Je pressois sur mon sein le sein de mon Amant;
Où, dans ce doux repos qui succède au délire,
Je jouissois encore, aux accens de ta lyre.
Ah! je les ai revus, ces jardins, ces beaux lieux,
Témoins de mon bonheur, et de tes premiers feux.
Que leur aspect, hélas, m'a fait verser de larmes!
Ovide, ils ont perdu leur parure et leurs charmes.
L'écho, que par ta voix tu semblois inviter,
N'a plus dans nos bosquets tes chants à répéter.
Je n'entends d'autres sons que ceux de Philomèle:
Mes accens douloureux sont imités par elle.
Tout pleure mon Amant; et la nature, en deuil,
Expire loin du Dieu qui faisoit son orgueil.
Que dis-je? en ce lieu même... effroyable présage!
(Veuillent les justes Dieux écarter cette image!)
Ovide, en ce lieu même un songe plein d'horreur,
Dans mes sens éperdus a jetté la terreur.

Seule je m'égarois dans une Isle écartée,
Qui par un Dieu vengeur me parut habitée;
Le jour n'y répandoit que des rayons mourans,
Et ne me découvroit que des monstres errans.
J'entends de toutes parts, des cris, des voix plaintives;
Les flots, en gémissant, se brisent sur les rives:
La terre au loin mugit; je frissonne, et je croi
Que tout va, dans l'instant, s'engloutir avec moi.
Je succombe, je meurs.... tout change; l'horreur cesse:
Le jour luit; je n'entends que des chants d'allégresse;

J'aperçois des berceaux, de festons couronnés,
Des tapis, des gazons à l'amour destinés,
Et la mer à mes yeux semble un canal tranquille,
Qui promène ses eaux dans un riant asyle.
J'admire, je renais; je sens, en ce moment,
S'élever dans mon cœur un doux frémissement.
Alors je vois de loin un mortel qui s'avance:
Une jeune beauté l'accompagne en silence.
Dieux! quel maintien, quels traits! je m'approche sans bruit.
Ce mortel, c'étoit toi.... ma rivale te suit.
Je te vois lui parler, l'embrasser, lui sourire.
Au fond d'un bois épais je te vois la conduire....

Faut-il en croire, hélas! ce qu'un songe me dit?
Ovide, est-il bien vrai que ton cœur me trahit?....
Non, l'Amant que j'adore est sensible à mes peines:
A-t-il pu m'oublier et chérir d'autres chaînes?
Est-il quelques beautés, sous un ciel odieux,
Dignes de m'alarmer et de charmer tes yeux?
Il me semble les voir, ces sauvages mortelles,
Eprouvant des desirs, sans en être plus belles...
Que j'aime à m'abuser! foibles raisons, hélas!
Ovide en lieux charmans peut changer ces climats;
A ces tristes objets qui te plairont peut-être,
Tu peux, si tu le veux, donner un nouvel être.
Chaque jour, tu verras, sans t'occuper de moi,
Leurs appas se former et s'embellir pour toi;
Et, fier de leurs progrès, jaloux de leur hommage,
Tu finiras, cruel, par chérir ton ouvrage.

Ah! si je le croyois, je franchirois les mers :
J'irois, n'en doute pas, au fond de tes déserts,
Jalouse, furieuse, et, de ton sang avide,
Immoler... ou plutôt adorer un perfide.
Oui, si je le pouvois, abjurant mes fureurs,
J'irois chercher ta main pour essuyer mes pleurs.
Je t'aime avec transport.... et tu m'aurois trahie !
Tu te pardonnerois d'être heureux sans Julie !

Vois ta Julie en proie aux regards d'une cour,
Qui, pour flatter Auguste, insulte à mon amour.
Puisse un jour mon exil à ses yeux me soustraire !
Puisse être mon bonheur un don de sa colère !
C'est alors que, brisant de si cruels liens,
Libre de mes ennuis, j'irai finir les tiens.

Jusqu'a ce jour paisible, où ma tendresse aspire,
Zéphirs, épurez l'air que mon Amant respire !
Lieux, où dans son éclat jamais le jour n'a lui,
Que votre ciel épais s'éclaircisse pour lui !
Et vous, fils du repos, et vous, aimables songes,
Qui séduisez nos sens par de si doux mensonges,
Dans le calme des nuits, et toujours sous mes traits,
Fixez sur mon Amant vos rapides bienfaits.
Livrez à ses transports l'amoureuse Julie :
Enchantez par vos jeux, la moitié de sa vie ;
Et, si le sombre ennui vient troubler son réveil,
Qu'il soit au moins heureux dans les bras du sommeil !

LETTRE IV.

PHILOMÈLE A PROGNÉ.

FRÉMIS, et reconnois ta sœur infortunée,
Loin de l'œil des humains, par un monstre enchaînée.
Je vis pour me venger : oui, ce cruel espoir
Me fait chérir le jour, que je n'osois plus voir.
Quand pourrai-je franchir le lieu qui nous sépare,
De mes sanglantes mains déchirer un barbare !....
Pardonne à ce transport, et, du fond des déserts,
Puissent mes cris plaintifs armer tout l'univers !
C'est cacher trop long-tems ma honte et mon supplice :
Victime d'un forfait, je n'en suis point complice ;
Il faut qu'au monde entier un trop juste courroux,
Dévoile l'attentat de ton horrible époux.

RAPPELLE-TOI ce tems, si cher à ma tendresse,
Où, pour te plaire, il vint me chercher dans la Grèce.
Je parois à ses yeux, il se trouble ; et soudain
Le plus coupable feu s'allume dans son sein.
Feignant à mes regards que l'amitié l'inspire,
Pour hâter mon départ, il gémit, il soupire ;
Si même trop d'ardeur le trahit quelquefois,
» C'est Progné, me dit-il, qui parle par ma voix.'

» Tous mes empressemens, charmante Philomèle,
» Vous attestent ses vœux, et sont dictés par elle ».
Crédule, n'osant rien soupçonner de sa foi,
J'imputois ses efforts à son zèle pour toi;
Et, me précipitant dans les bras de mon père,
A de perfides soins je joignois ma prière.
Vieillard infortuné qu'aveuglèrent les Dieux,
Tu causas tous mes maux, croyant combler mes vœux.
« Puisque vous le voulez, je cède, cher Térée,
» Lui dit-il : par les nœuds d'une amitié sacrée,
» Par les Dieux immortels, par nos embrassemens,
» Ayez soin de ma fille, et gardez vos sermens.
» Tout a dû vous prouver combien elle m'est chère :
» Ah! rendez-la bientôt aux alarmes d'un père.
» Que l'un de mes enfans, en me fermant les yeux,
» Recueille mes soupirs et mes derniers adieux »!
En prononçant ces mots présens à ma pensée,
Dans ses bras languissans il me tenoit pressée :
Ses longs gémissemens présageoient mes malheurs,
Et ses yeux, malgré lui, laissoient couler des pleurs.

Du mon départ, enfin, le jour est prêt d'éclorre.
Jour fatal! jour affreux! souvenir que j'abhorre!
La voile se déploie, et le souffle des vents
Seconde d'un cruel les vœux impatiens.
On eût dit que la mer, contre moi conjurée,
Etoit complice alors du forfait de Térée,
Mon père, dans les pleurs, l'œil fixé sur les eaux,

Suit, en me rappellant, la trace des vaisseaux.
Avec frémissement je vois fuir le rivage.
Térée éclate alors : et, changeant de visage ;
J'ai donc vaincu, dit-il. Un transport furieux
S'échappe de son cœur et brille dans ses yeux.
Il ne peut renfermer sa criminelle joie ;
D'un œil avide et sombre il contemple sa proie.
Pour moi, qui ne pouvois soupçonner ses desseins,
Je pleurois, je semblois pressentir mes destins.
Le trouble s'élevoit dans mon ame glacée,
De confuses vapeurs agitoient ma pensée ;
Et, jettant mes regards sur l'espace des mers,
Je me crus un moment seule dans l'univers.
Le monstre ! il triomphoit ! sa pâleur, son silence,
Son trouble, consternoient ma timide innocence.
Je souhaitai cent fois que le vent opposé
Repoussât son vaisseau, par l'orage brisé ;
Et, lorsqu'il s'applaudit du destin qu'il m'aprête,
J'implore, au fond du cœur, la mort ou la tempête.
Dieux, ne deviez-vous point dans ces cruels momens,
D'ombres m'environner, armer les élémens,
Lancer sur moi la foudre, ou m'ouvrir un abyme ?
Aimez-vous mieux punir que prévenir le crime ?

La rame cependant redouble ses efforts,
Et déjà de la Thrace on découvre les bords.
On arrive ; on descend ; le parjure Térée
Guide seul en ces lieux ma démarche égarée.

Tremblante, il me conduit au fond d'un bois épais,
Où, parmi des débris, s'élève un vieux palais,
Effroyable tombeau, prison inaccessible,
Que l'aspect des déserts rend encore plus terrible.
Il me fallut entrer dans ce séjour d'horreur;
D'une mourante voix je demande ma sœur.
En ce moment Térée, ô comble de l'outrage!...
Les yeux étincelans d'un amour plein de rage....
Tu frémis, et m'entends... mais que devins-je, ô Dieux!
Quand mon œil se r'ouvrit à la clarté des cieux?

« Barbare! m'écriai-je, exécrable adultère
» Ni la foi des sermens, ni les larmes d'un père,
» Ni l'hymen profané par ta coupable ardeur,
» Ni ma foiblesse, enfin, n'ont pu toucher ton cœur!
» Achève, ta fureur seroit-elle assouvie?
» Tu m'as ravi l'honneur, arrache-moi la vie;
» Ou bien tremble à ton tour: révélant ces secrets,
» Ma voix, ma propre voix publiera tes forfaits.
» De tes horribles feux malheureuse victime,
» Je mourrai de ma honte en avouant ton crime;
» Et, si ta cruauté m'enchaîne en ces déserts,
» De mes lugubres cris je remplirai les airs:
» Ces antres, ces rochers rediront mon injure;
» Je saurai contre toi soulever la Nature;
» Mes plaintives clameurs monteront jusqu'aux cieux,
» Et tu seras puni, s'il est encor des Dieux ».

C'est alors, qu'en son cœur une frayeur soudaine,

A son farouche amour fait succéder la haine.
Te le dirai-je ? ô ciel !.... malgré tous mes efforts,
Mes sanglots redoublés, mes larmes, mes transports.
Ce monstre impitoyable, et que ma plainte anime,
Croyant dans le silence ensevelir son crime,
M'arrache, sans frémir, d'un bras ensanglanté,
L'organe trop suspect à sa férocité.

Las, enfin, d'exercer son horrible furie,
Pour comble d'infortune il me laisse la vie !
Il va, bravant les Dieux et mes ressentimens,
Il va souiller ta couche et tes embrassemens.
Il mêle ses regrets à tes vives alarmes,
Et, couvert de mon sang, il me donne des larmes !
Souvent je crois te voir, en longs habits de deuil,
Appellant Philomèle, autour d'un vain cercueil.
Ah! cesse de pleurer, sur la foi de Térée,
Le trépas d'une sœur qui vit déshonorée.

Vois une malheureuse, au fond de ces déserts;
Vois la fille d'un Roi mourante dans les fers.
Rien ne s'offre à mes yeux qu'une garde terrible,
Et toujours importune, et toujours inflexible,
Livrée à ma douleur, depuis plus de deux ans,
Je n'entends près de moi que des rugissemens,
Ou le bruit effrayant de quelque source impure,
Tombant sur des rochers avec un long murmure.
De lugubres cyprès, étendant leurs rameaux,

Epaississent la nuit autour de ces tombeaux :
Il semble que le ciel, sur ces réduits sauvages,
Ait voulu rassembler les vents et les orages,
A chaque instant je meurs, je succombe, et je croi
Que la terre et les cieux ont disparu pour moi.

Te peindrai-je encore mes nuits épouvantables,
La foudre qui répond à mes cris lamentables,
Cette terreur profonde où mes sens sont plongés,
Et ces pleurs éternels dont mes yeux sont chargés ?
Je crois toujours le voir cet infâme Térée,
L'œil brulant de courroux et la main égarée,
Pâle, n'écoutant rien que ses cruels desirs,
M'assassiner.... pour prix de ses affreux plaisirs.

Séjour de mon enfance, ô palais de mon père !
Peuple heureux sous ses loix, peuple à qui je fus chère,
Plaisirs de l'amitié qu'à peine j'ai connus ;
O jours de mon bonheur, qu'êtes-vous devenus ?
Au milieu de ces bois, à mes terreurs livrée,
Du reste des humains je me vois séparée.
Loin de ce qui m'est cher, sans espoir, sans soutien,
Mon cœur est effrayé de ne tenir à rien.
Tous mes nœuds sont rompus : pour une infortunée,
Il n'est plus désormais d'amour ni d'hyménée ;
Dans cette solitude il faut m'ensevelir,
Et je n'ai plus le droit de former un desir.
Que dis-je ! j'ai perdu, dans l'horreur de mes chaînes,

Le pouvoir douloureux de confier mes peines.
Vainement je m'efforce à prononcer ton nom,
Ma voix se trouble, expire, et ne rend qu'un vain son....
Je ne puis que souffrir, et, de mes tristes charmes,
Le reste malheureux est noyé dans les larmes.

POURSUIS, ne cesse point, ô sort, de m'outrager!
Je te pardonne encore, si je puis me venger....
Me venger!.... je renais.... doux espoir que j'embrasse!
Il me soutient, ma sœur, au sein de ma disgrace,
Il ne sera point vain. Oui! cette nuit les Dieux
Ont offert, sous tes traits, la vengeance à mes yeux.
Sang que j'ai vu couler, favorable présage,
Songe affreux, revenez ranimer mon courage.

C'ÉTOIT pendant le tems des mystères sacrés,
Pendant ces tems d'ivresse à Bacchus consacrés.
Déjà de toutes parts ses terribles Ministres
Font retentir les airs de hurlemens sinistres,
Et de l'airain tonnant l'épouvantable bruit
Augmente encor l'horreur d'une profonde nuit.
Tu t'élances, tu sors, de courroux transportée,
D'une sainte fureur tu feins d'être agitée;
Et, traînant à ta suite un cortège nombreux,
Tu viens, un thyrse en main, m'arracher de ces lieux.
Je marche sur tes pas, incertaine, étonnée,
En ignorant toujours quelle est ma destinée.

A peine ai-je touché le seuil de ton palais,

Je crois avec Térée y voir tous les forfaits.
Tous les murs teints de sang, dans ce palais impie,
Semblent m'offrir son nom qu'éclaire une furie.
Mais toi, plaignant mon trouble et mes secrets combats,
Tu viens, en soupirant, te jetter dans mes bras.
Dans cet embrassement que je trouvai de charmes!
« Chère sœur, me dis-tu, sèche, sèche tes larmes.
» De ce palais en feu veux-tu que les lambris
» Écrasent le tyran sous leurs brûlans débris?
» Veux-tu qu'à ses regards te faisant reconnoître,
» De cent coups de poignards j'aille percer le traître?»

Immobile au milieu de ces vives douleurs,
Je ne répondois rien, et je versois des pleurs.
A l'instant, quel objet pour ton ame éperdue!
Ton fils infortuné vient s'offrir à ta vue.
Lui lançant un regard furieux et distrait;
« De son père, dis-tu, c'est le vivant portrait.
» Les Dieux, les justes Dieux m'amènent ma vengeance;
Après ces mots, suivis d'un farouche silence.
Tu saisis un poignard, et je te vois soudain,
Trembler, frémir, pleurer, et lui percer le sein.
Ce n'étoit point assez : impitoyable mère,
Tu voulus qu'il servît d'aliment à son père.
Ce monstre, ce barbare, à tes côtés assis,
Avec avidité se repaît de son fils;
Et, dans ce moment même, ô tendresse trop vaine!
Il cherche Itis, il veut qu'à ses yeux on l'amène.

J'ENTRE aussitôt, et l'œil de rage étincelant,
Je lui jette d'Itis le crâne encor sanglant.

TOI, de loin jouissant de son trouble funeste,
« Voilà ton fils. Tu viens d'en engloutir le reste,
» Lui dis-tu ; reconnois Philomèle, ma sœur,
» Entends crier Itis dans le fond de ton cœur ».

IL ne se connoît plus, il rugit, il soupire ;
Il s'attache, en pleurant à ce cœur qu'il déchire :
De son flanc entr'ouvert il voudroit retirer
Cet enfant malheureux, qu'il vient de dévorer.
Errant de toutes parts, il cherche en vain des armes,
Et de ses yeux le sang ruisselle avec les larmes :
Il nomme encore Itis, et croit, à chaque instant,
Dans le sein paternel le sentir palpitant.

A ces affreux objets mon ame s'abandonne.
Il faut punir un monstre, et le ciel te l'ordonne.
Tu dois t'en souvenir, quand il s'unit à toi,
Tu sentis dans ton cœur naître un secret effroi.
De noirs presentimens troublèrent cette fête.
La couronne de fleurs se fana sur ta tête.

MAIS pourquoi retracer cet hymen à tes yeux ?
Sans doute ta fureur va surpasser mes vœux.
Songe qu'en m'outrageant c'est toi qu'il a trahie.
Pourrois-tu dans tes bras recevoir cet impie,

Cet adultère époux, infâme ravisseur,
Incestueux Amant, et bourreau de ta sœur ?
Quoi ! ce jour qui te luit, ce même jour l'éclaire !
Sois sensible à mes pleurs, venge un Roi, venge un père ;
Adieu, chère Progné, tu sais quel est mon sort ;
Choisis, j'attends de toi la vengeance ou la mort.

LETTRE

C. ps. Murillier. inv.

E. De Ghendt. sculp.

LETTRE V.

HÉRO A LÉANDRE.

Quoi! trois jours sans te voir, trois jours sont écoulés;
Rends le calme, Léandre, à mes sens désolés.
Tu peux, sourd à ma voix, dans l'ardeur qui t'entraîne,
Faire voler un char sur la brûlante arêne;
Tu peux, armant ton bras d'inévitables traits,
Nouvel Endymion, errer dans les forêts:
Moi, je n'ai que l'amour; à lui je m'abandonne:
Qu'ai-je besoin sans lui de l'air qui m'environne?
Pour respirer sa flamme il sembla me former;
Je ne veux, je ne puis, et je ne sais qu'aimer.
Quel obstacle nouveau te retient sur la rive?
Je tremble, tout m'alarme, une amante est craintive.
Il n'est donc plus ce tems, où ton cœur amoureux,
Sembloit dans les dangers puiser de nouveaux feux?
Je t'ai vu mille fois, malgré l'onde irritée,
Malgré les cris plaintifs d'une Amante agitée,
Je t'ai vu sous un ciel étincelant d'éclairs,
Lutter contre les vents déchaînés dans les airs;
Affronter les écueils, et, fier de ton courage,
T'applaudir dans mes bras d'avoir bravé l'orage.
« Léandre, qu'as-tu fait, te disois-je toujours?
» Comment puis-je être heureuse, en tremblant pour tes jours!

Réchauffé dans mon sein, tu riois de ma crainte ;
Et cent baisers de feu s'opposoient à ma plainte.
Qu'avec plaisir alors je bravois le courroux
Des flots impétueux, grondans autour de nous !
Qu'avec facilité je te donnois ta grace !
Et, dans ces doux momens, que j'aimois ton audace !

Mais un souffle aujourd'hui suffit pour t'arrêter.
Tu t'endors dans le calme, au lieu d'en profiter.
Tu me laisses, cruel, en proie à mes alarmes,
N'embrasser que ton ombre, et veiller dans les larmes.
Parcourant, l'œil en pleurs, ces bords où tu n'es pas,
Je cherche, en soupirant, la trace de tes pas.
Ainsi mes tristes jours, que suit l'inquiétude,
S'écoulent dans la crainte et dans la solitude.
La nuit même m'effraie, en secondant mes vœux.
Dès que son voile immense enveloppe les cieux,
J'espère, je frémis ; je crains l'horreur profonde,
La vaste obscurité qui règne au loin sur l'onde ;
Et, plaçant avec trouble un fanal sur la tour,
Je te fraie un chemin, éclairé par l'amour.
Si tu ne parois point, si tu trompes mon zèle,
J'interroge, en tremblant, ma compagne fidèle...
Les vents ont-ils cessé ?... conçois-tu ma frayeur ?
M'aime-t-il ? viendra-t-il ? flatte au moins ma douleur...
Laisse-là tes travaux ; parle-moi de Léandre ?
Toi, qui lis dans mon cœur, en est-il un plus tendre ?
Qu'il est charmant, l'objet dont il est occupé !...

Dieu !... s'il alloit périr... vois ce roc escarpé !
Crois-tu qu'il l'ait franchi ? qu'entends-je ?.. c'est lui-même.
C'est lui.... je vais revoir le seul mortel que j'aime :
Rentrez, noirs aquilons, dans vos sombres cachots ;
C'est un dieu... c'est l'Amour qui traverse les flots.
Je prête, en ce moment, une oreille attentive ;
Et toujours mes regards sont fixés sur la rive.
Le bruit le plus lointain, le moindre mouvement ;
Un rameau qui frémit, m'annonce mon Amant.

Succombé-je, à la fin, au sommeil qui m'accable ?
Le sommeil te ramène, et tu n'es plus coupable.
Malgré toi-même, alors, signalant ton retour,
Tu me venges, cruel, des alarmes du jour,
Malgré toi-même, alors, je suis encore aimée,
Tu meurs, et tu renais sur ma bouche enflammée ;
Tu renais plus charmant, et tu me fais goûter
Tout ce qu'on affoiblit, en l'osant raconter....
A ces douces erreurs mon amour s'abandonne.
Vains plaisirs que bientôt le réveil empoisonne !
Pour vanter mon bonheur, je veux jouir du tien,
Je veux sentir ton cœur palpiter sur le mien...
Que le vent siffle alors, et que la foudre gronde ;
Que tout, dans l'univers s'écroule et se confonde.
Tranquille dans tes bras, et ne songeant qu'à toi,
Tout ce désordre affreux viendra-t-il jusqu'à moi ?
Après un tel aveu, réponds-moi : qui t'arrête ?
Crains-tu pour ton retour ? parle ; me voilà prête.

J'irai, n'en doute pas, m'élancer dans les eaux;
Vénus, fille des mers, m'applanira leurs flots.
Bravant tous les périls qu'une femme redoute,
Vers toi ces foibles bras s'ouvriront une route...
Hé bien, n'oseras-tu m'atteindre et m'imiter?
Et craindras-tu les vents que je cours affronter?
Oui; je te rejoindrai sur les plaines profondes;
L'amour autour de nous appaisera les ondes;
A tes bras fatigués il unira les miens;
Et mes tendres baisers iront chercher les tiens.
Toi, qui vis Mars lui-même, étonné de ses larmes,
Dans tes bras amoureux s'énivrer de tes charmes;
Qui, dans l'ombre des bois, près du jeune Adonis,
Brûlas de tous les feux qui dévorent ton fils;
Nous aimons toutes deux; notre cause est commune,
Protège mon amour contre Eole et Neptune:
Ces Dieux, ces Dieux si fiers sont soumis à tes loix.
Parle, ordonne, ô Déesse! ils entendront ta voix.

Mais, quoi! déjà la nuit a déployé ses voiles,
Et semé dans les cieux l'or brillant des étoiles.
Morphée a suspendu les maux de l'univers.
Dieux! quelle volupté se répand dans les airs!
Ces palmiers, dont le choc ébranloit ce rivage,
Elèvent jusqu'aux cieux leur immobile ombrage;
La terre exhale au loin les plus douces odeurs.
L'haleine des zéphirs, et le parfum des fleurs;
Ce silence profond, cette mer plus tranquille,

Qui semble se jouer autour de cet asyle ;
Ce calme, cette nuit plus belle qu'un beau jour ;
Tout verse dans mes sens les langueurs de l'amour.
Confirme, cher Léandre, un si charmant augure ;
Oui, c'est toi, dont l'approche embellit la nature,
Viens, vole dans mes bras... Quel changement soudain !
Déjà l'astre des nuits me paroît moins serein ;
Il paroît emporté de nuage en nuage :
Un frémissement sourd semble annoncer l'orage...
Je tremble, je me meurs... qu'entends-je ? quels éclairs !
Quel tourbillon épais s'élève sur les mers !
Tout-à-coup mutinés, comme les vents mugissent ?
De quel tumulte affreux les rives retentissent !

O toi, qui dans ta main tiens le sceptre des eaux,
Contre moi quelle rage a soulevé tes flots ?
Quoi ! de Laomédon Léandre est-il complice ?
Léandre a-t-il trempé dans les fraudes d'Ulisse ?
Son courroux ne peut-il être enfin désarmé ?
Toi, qui punis l'amour, n'as-tu jamais aimé ?

Léandre, garde-toi, c'est Héro qui t'en prie,
De confier aux flots mon espoir et ma vie.
Demeure, je le veux ; demeure, cher Amant,
Et renonce à l'orgueil de vaincre un élément.
Attends un ciel plus doux, une mer moins fougueuse ;
Attends... oui, je le veux... que dis-je ? malheureuse ?
Quels cris plaintifs ! le flot jusques à moi poussé,
A mes pieds, en grondant, vomit un corps glacé.

Je frémis ; approchons. Ah ! puis-je m'y méprendre ?
C'est lui, c'est mon Amant... qui ne peut plus m'entendre.
Et c'est pour moi qu'il meurt ! j'ai hâté son destin !
Restes infortunés, recueillis dans mon sein,
Cher Léandre, crois-tu que j'ose te survivre ?
Tu m'aimas ! tu n'es plus, c'est à moi de te suivre.
Périsse l'univers ! que seroit-il sans toi ?
Voûte obscure des cieux, écroulez-vous sur moi !
Et toi, Dieu sans pitié, Dieu de ces noirs abymes,
Dans ton avare sein, engloutis deux victimes.

(*Elle s'élance dans les flots.*)

LETTRE VI.

LE COMTE DE COMMINGES A SA MÈRE.

(*Le Comte de Comminges est supposé écrire quelque tems après l'événement qu'il raconte*).

C'est de tous les mortels le plus infortuné,
Par le Dieu qui le frappe à vivre condamné ;
C'est ton fils qui t'écrit : peux-tu le méconnaître ?
Il respire ! Frémis. Au comble de l'horreur,
En attendant la mort, il vit pour la douleur ;
Il vit !... près d'un cercueil ! qu'ai-je dit ? ah ! pardonne.
J'entends des cris plaintifs, et l'effroi m'environne :
Mes pleurs coulent... ma mère !... ô sort ! ô sort affreux !
Je vais troubler tes jours, que je dus rendre heureux :
Mais j'ai besoin d'un cœur compatissant et tendre,
Où mon cœur oppressé puisse enfin se répandre :
Tout est muet et sourd au fond de mes déserts,
Et toi seul à ton fils restes dans l'univers.

Faut-il r'ouvrir encor la source de tes larmes ?
Hélas ! rappelle-toi ces jours, ces jours d'alarmes,
Où le bras paternel, contre mes vœux armé,

Brisa le plus saint nœud que le ciel ait formé.
Que de maux ont suivi cette rigueur d'un père!
Je fus respectueux autant qu'il fut sévère :
Mais j'aimois un objet ; tu le sais, tu l'as vu,
Qui prit sur moi les droits que donne la vertu.
J'aimois Adélaïde !... Ombre à jamais chérie,
Et c'est ce même amour qui t'arracha la vie !
C'est pour briser mes fers, pour fermer mon tombeau,
Que tu choisis l'époux qui devint ton bourreau !
Ma mère, il t'en souvient... j'en frémis d'épouvante,
Dans un cachot ce monstre enferma mon Amante.
Auteur de ses tourmens, de son horrible sort,
Anéanti, trompé par le bruit de sa mort,
Privé de tout, j'errai long-tems à l'aventure,
J'eus la terre pour lit, mes pleurs pour nourriture :
Sombre habitant des bois, dans leurs profonds détours,
Je pleurois mon Amante et la cherchois toujours.

J'ALLAI, je m'enfonçai dans cette solitude,
Où mourir à soi-même est la première étude,
Où d'épaisses forêts et des rochers affreux
S'élèvent tristement sous un ciel ténébreux,
Tombeaux anticipés, qu'habite le silence,
Et que le repentir dispute à l'innocence.
Toi-même ignoras tout. Sous ces dômes sacrés,
Figure-toi ton fils, l'œil, la marche égarés,
Parcourant au hasard cette lugubre enceinte,
Séché dans les ennuis, mourant dans la contrainte ;

Vers la terre baissant des yeux noyés de pleurs,
Et flétri, jeune encor, par l'excès des malheurs.
L'aspect religieux de tous nos Solitaires,
Pénitens sans orgueil et martyrs volontaires;
Le spectacle touchant de ces sages mortels,
Qu'on voit vivre et mourir, à l'ombre des autels,
Dans le mépris des biens, des espérances vaines,
Et loin du tourbillon des passions humaines;
L'intéressante paix, la majesté d'un lieu,
Où l'homme, en s'oubliant, s'approche de son Dieu;
Tout réveilloit en moi la plainte et le murmure;
Tout, par un poison lent, aigrissoit ma blessure.
Je confiois ma plainte aux antres d'alentour:
Mes traits défigurés peignoient encor l'amour.

Combien de fois, au fond de ma retraite obscure,
Séduits par les attraits d'une vaine imposture,
Mes yeux ont contemplé ce portrait enchanteur,
Que me donna sa main dans mes jours de bonheur!
Cet aspect consolant soutenoit mon courage:
Avec recueillement j'adorois son image.
J'y retrouvois ce front, si noble sans fierté,
Où l'art ne sut jamais farder la vérité.
Cette bouche où souvent, (oserai-je le dire?)
Je vis, à mon approche, errer un doux sourire;
Ce bel œil, qui sévère et tendre tour-à-tour,
Imprimoit le respect en inspirant l'amour.
Un jour, ce souvenir m'occupera sans cesse,

Parcourant ce portrait, si cher à ma tendresse,
Au feu de mes regards il parut s'animer :
Ce que je ressentois, il parut l'exprimer.
Une sombre vapeur sembloit voiler ses charmes ;
Il sembloit me parler, frémir, verser des larmes,
Et je crus un moment, satisfait et trompé,
Qu'il répandoit les pleurs, dont je l'avois trempé.

Mon désordre, mes cris, mes pleurs involontaires,
Détournèrent enfin l'œil de nos solitaires.
Ces mortels recueillis, et qu'on ne voit jamais
Promener leurs regards curieux ou distraits,
Reposant sur moi seul une vue importune,
Ne s'apercevoient plus de leur propre infortune,
Et, comparant leur sort à mon sort rigoureux,
Sous la haire sanglante ils se trouvoient heureux.
Le plus jeune sur-tout, (j'en accusois son âge,)
Sans cesse, en gémissant, erroit sur mon passage.
Sous nos tristes cyprès je le voyois rêver,
Et d'un œil douloureux il sembloit m'observer.
Fraîcheur de la jeunesse, éclat des premiers charmes,
Rien ne s'était sauvé du ravage des larmes.
Soulevois-je mes yeux, je rencontrois les siens,
Toujours avec langueur attachés sur les miens.
Il me suivoit par-tout. Au bord d'un lac tranquille,
Je travaillois un soir à mon dernier asyle ;
Je creusois mon cercueil : en moi-même absorbé,
Je restai quelque tems sur ma bêche courbé :

Dans ces sombres objets mon ame ensevelie
Aimoit à contempler le terme de ma vie.
Sans trouble, sans terreur, trop foible pour mes maux,
D'avance je goûtois le calme des tombeaux.
Ma main, dans ce moment incertaine et timide,
Sur le sable imprima le nom d'Adélaïde.
A peine est-il tracé : ce même pénitent,
Jette un cri, s'offre à moi, pâle, égaré, tremblant;
Peignant dans ses regards le trouble et la tendresse,
Sur les arbres voisins appuyant sa foiblesse.
Sa défaillante voix murmure quelques mots,
Confus, entre-coupés, mourant dans les sanglots:
Il m'attendrit, j'approche, et, voyant mes alarmes,
Il disparoît soudain, pour me cacher ses larmes.

Sans doute, me disois-je, Amant infortuné,
De la même infortune il m'aura soupçonné :
Il aime, il brûle encore au sein de la retraite;
Il rougit devant Dieu d'un flamme secrette,
Et s'élance vers moi, dans son mortel ennui,
Me croyant malheureux et tendre comme lui.
Combien je le plaignois !... poursuivrai-je, ô ma mère,
Le récit effrayant de ce fatal mystère ?
Te peindrai-je mes sens, de douleur consumés,
Ce cœur brûlant toujours de regrets enflammés,
Mes éternels tourmens, accrus par le silence,
Tous ces foibles retours vers le Dieu qu'on offense,
Les horreurs de la nuit, les supplices du jour,
Et mes tristes sermens démentis par l'amour ?

Enfin, après trois ans, devenu plus paisible :
Affaissé sous mes maux, j'étois presque insensible.
J'éprouvai ce néant et ces tristes langueurs
Que le tems, par degrés, verse au fond de nos cœurs.
Je me sentois mourir. Dans mon ame expirante,
Dieu, long-tems oublié, balança mon Amante.
Je crus qu'Adélaïde, heureuse dans les Cieux,
Vouloit un encens pur et de plus nobles vœux.
Je m'excitois moi-même et réchauffois mon zèle
Pour ces devoirs sacrés qui me rapprochoient d'elle.
Je pensois chaque jour m'élever d'un degré
Vers le céleste objet dont j'étois séparé...

O retour inoui ! de profondes ténèbres
Enveloppoient ces tours et ces dômes funèbres.
Je m'entens appeller par ces sons effrayans,
Lamentable signal de nos derniers momens.
J'accours.. Dieu! quel spectacle, et que vais-je t'apprendre:
Je trouve un malheureux étendu sur la cendre.
Nous l'environnions tous : l'observant de plus près,
Dans l'ombre de la mort, je distingue ses traits....
Je crois le voir encor... mes pleurs coulent... ma mère,
C'étoit..... le croiras-tu ?.... ce même Solitaire ;
C'étoit.... tu me préviens ; tu vois mon sort affreux....
C'étoit Adélaïde.... expirante à mes yeux.

Elle m'envisageoit d'un regard fixe et tendre.
O mes frères, dit-elle, oserez-vous m'entendre,

Me plaindre et pardonner? Je suis indigne, hélas!
D'habiter parmi vous, de mourir dans vos bras.
Vous ne voyez en moi qu'une femme coupable,
Conduite par l'amour dans ce lieu respectable.
J'aimois.... j'étois aimée.... un d'entre vous.... ô cieux!
Il me voit; il m'entend; il est devant vos yeux....
Son effroi, sa douleur, criminelle peut-être,
Et son saisissement le font assez connoître....
Comminge, approche-toi; sur ce lit malheureux,
Le Ciel, pour un moment, veut nous unir tous deux.
Viens... me reconnois-tu?... c'est moi, c'est ton Amante;
Elle n'est plus à craindre, alors qu'elle est mourante.
Depuis plus de six ans j'habite ce séjour:
Ah! par ce seul effort, juge de mon amour! (*)
Dans ces réduits sacrés, témoins de ta tendresse,
Ai-je pu t'oublier? Je te voyois sans cesse.
La sainteté du lieu retint cent fois mes pas
A l'instant où j'allois me jetter dans tes bras.
J'épiois tes soupirs, et j'y trouvois des charmes.
Je goûtois, en pleurant, la douceur de tes larmes.
Entre tes mains souvent je surpris mon portrait,
Et de mon ame alors s'envoloit le regret.
J'aimois, et près de toi, sous ces tours renfermée,
Je m'enivrois encor du plaisir d'être aimée.

(*) J'ai cru devoir retrancher ici l'historique de son entrée à la Trappe: ce détail auroit nécessairement été froid.

Va, je n'eusse jamais voulu d'autre bonheur:
Mais le devoir bientôt vint m'arracher ton cœur:
Je le craignis du moins. Au sein de la souffrance,
Tu semblois n'exister qu'avec indifférence;
Ton œil étoit serein, tes soupirs et tes vœux,
Réclamés par l'amour, se tournoient vers les Cieux.
Je vis l'horrible joug dont je m'étois liée,
Seule, dans un désert.... où j'étois oubliée.
J'envisageai soudain le terme de mon sort.
L'amour troubla ma vie.... il va causer ma mort....
O mon Dieu! j'obéis à ta voix qui m'appelle:
Je me soumets à toi, frappe une criminelle;
Frappe, et pour mon Amant réserve tes faveurs.
Il a connu sans doute et pleuré ses erreurs;
Ou, s'il n'a point encore étouffé sa foiblesse,
Qu'il contemple aujourd'hui l'objet de sa tendresse,
De ces charmes si vains le reste inanimé,
Et qu'il tremble, en voyant ce qu'il a tant aimé.

O prodige! ô terreur! ô chère Adélaïde!
Je reste quelque tems et muet et stupide:
Sans force, sans couleur, près d'elle prosterné,
Sous un bras tout-puissant j'étois comme enchaîné:
Mais, dès que la lueur d'une lampe effrayante,
Aux yeux de son Amant vient l'offrir expirante;
Dans ces momens affreux, sitôt que je la voi
Me tendre encore les bras, soulevés jusqu'à moi;
Avec peine entr'ouvrir sa mourante paupière:

Me chercher, me nommer à son heure dernière :
Ma voix, alors, ma voix sort du fond de mon cœur ;
Et laissant, par des cris, éclater ma douleur,
A tout ce qui m'entoure inspirant l'épouvante,
Je tombe sur le lit où périt mon Amante...
Tout disparoît pour moi : ce corps déjà glacé,
Ce précieux dépôt, je le tiens embrassé ;
Je couvre de baisers ce front pâle et livide,
Où j'entrevois encor des traits d'Adélaïde ;
J'arrose de mes pleurs sa défaillante main,
Que la mienne, en tremblant, presse contre mon sein.
« Réponds moi, m'écriai-je ; oui, c'est moi qui t'appelle ;
» Oui, c'est moi qui t'adore et qui te suis fidèle.
» Si cet aveu t'est cher, et peut te ranimer,
» Va, jamais ton Amant ne cessa de t'aimer ».
Elle semble à ces mots tendrement me sourire :
O trop rapide espoir qu'un instant vient détruire !

Espoir, amour, bonheur, tout ce qui fut sacré,
Ce cercueil le renferme ; il a tout dévoré !
Ciel ! me trompai-je ? En proie à ses ardeurs secrettes,
Elle habita six ans ces sauvages retraites !
L'amour dans ces tombeaux sut entraîner ses pas !
Le cilice a meurtri ses innocens appas !
Lorsque dans son portrait je contemplais ses charmes,
C'est elle que j'avois pour témoin de mes larmes !
Mille fois, sur ses pas, je me suis égaré !
Je respirois cet air qu'elle avoit respiré !

Elle étoit près de moi ; je la voyois sans cesse !
Ses timides soupirs m'exprimoient sa tendresse !....
Et rien n'a pu frapper mon œil appesanti !
Malheureux ! et mon cœur ne m'a point averti !

Chère Amante, une tombe, où repose ta cendre,
Voilà donc ce qui reste à cet amour si tendre !
Ah ! de mon cœur au moins rien ne peut t'arracher.
Dût, la foudre à la main, Dieu me le reprocher,
Tu vivras à jamais dans ce cœur qui t'adore ;
Je te vois, je t'entends, et je te parle encore ;
J'appelle Adélaïde ; et des profondes nuits
Le calme formidable est troublé par mes cris.
Adélaïde... ô Dieu ! tu l'emportois sur elle ;
Et l'Amant plus tranquille étoit Chrétien fidèle.
Je baissois devant toi mon front respectueux ;
Au pied de tes Autels, je portois tous mes vœux.
A mes côtés, pourquoi placois-tu mon Amante ?
Pourquoi dans ces déserts me l'offrois-tu mourante ?
Puis-je, puis-je oublier l'horreur de ses tourmens,
Et ses derniers regards, et ses derniers accens ;
Ces accens de la mort, réchauffés par sa flamme,
Et que sa voix si tendre a gravés dans mon ame ?
Arbitre de mon sort, ah ! c'est assez punir :
Dans le même tombeau daigne au moins nous unir.
Sauve de sa foiblesse, épargne à ta vengeance,
Un cœur qui te chérit, et pourtant qui t'offense.
La mort que je verrai d'un regard satisfait,
Sera le premier don, que mon Dieu m'aura fait.

Tels sont mes vœux, mes pleurs, mes plaintes inutiles,
Et le trépas pour moi semble fuir ces asyles...
Es-tu content, mon père ? A mon seul souvenir,
Combien, au fond du cœur ne dois-tu pas frémir ?
A ces horribles traits, faut-il te reconnoître ?
Je devrois te haïr : c'est toi qui m'as fait naître.
Ton nom seul me consterne et me remplit d'effroi.
Mes pleurs, depuis vingt ans déposent contre toi.
O toi, par le devoir, à ses destins unie,
Fais lui, pour me venger, l'histoire de ma vie ;
Qu'il frémisse à son tour... porte au fond de son cœur,
Mes sanglots, mes regrets, le cri de ma douleur.
D'un fils tendre et soumis persécuteur sévère,
Bourreau d'Adélaïde, est-il encore mon père ?
Non ! de sa main barbare il a brisé nos nœuds :
Puissé-je transporter ce cercueil sous ses yeux !
Puissent ces noirs tableaux l'environner sans cesse,
Et le malheur d'un fils tourmenter sa vieillesse !
Qu'ai-je dit ?.... ah !.... pardonne à mon égarement,
Ces coupables transports, ces fureurs d'un Amant.
Malgré sa cruauté, je sens que je l'honore :
Il ne m'aima jamais, et moi, je l'aime encore.
Dérobe lui mes maux confiés à ta foi :
S'il peut te consoler, il est un Dieu pour moi.
O pensée accablante ! ô comble de misère !
J'ai donc perdu le droit de consoler ma mère !
Un devoir redoutable enchaîne ici mon sort,
Et m'attache vivant aux horreurs de la mort !

Ma mère!... c'en est fait... je sens que je succombe...
Chère Amante, est-ce toi qui soulèves ta tombe ?....
Elle s'ouvre; c'est toi... je te suis... je me meurs...
Que le trépas est doux après tant de malheurs !

LETTRE VII.

DE BARNEVELT A TRUMANT.

C'est du fond d'un cachot, que Barnevelt en pleurs
Fait passer jusqu'à toi, l'accent de ses douleurs;
Barnevelt, ton ami, mais indigne de l'être,
Et dont tu vas rougir, quand tu vas le connoître;
Barnevelt!.... ton ami!.,. que ce nom, cher Trumant,
Déshonoré par moi, redouble mon tourment!
Hélas! il fit long-tems ma gloire et mes délices:
Les plus doux souvenirs sont pour moi des supplices.

Mais par où commencer? Ma parricide main
Pourra-t-elle à tes yeux retracer mon destin,
Te traîner sur mes pas au fond de cet abyme,
Et verser dans ton cœur l'amertume du crime?
Tes jours purs et sereins s'écoulent dans la paix:
Irai-je les souiller du récit des forfaits?
Infortuné!.,. du moins, gémissons en silence:
Respectons le bonheur que goûte l'innocence.

Que dis-je? Cette voix dont les échos divers,
En murmures confus, parcourent l'univers,
Viendroit te répéter, au fond de ta retraite,

Quels sont mes attentats, quel supplice on m'apprête.
Elle diroit le crime, et tairoit le remord.
Moi-même, en frémissant, je t'apprendrai mon sort.
Dans cet horrible aveu je trouverai des charmes...
Et tu ne pourras point lui refuser tes larmes.

Avant que l'ascendant de mes destins affreux,
Pour m'ôter mon apppui, t'éloignât de ces lieux,
Mon cœur te fut ouvert, tu connus ma maîtresse;
O! mon ami, toi-même approuvas ma tendresse!
« Cher Barnevelt, je pars, sois heureux, me dis-tu:
» Un innocent amour ajoute à la vertu. »

Eh! quels cœurs froids et durs, c'est toi que j'en atteste,
N'auroient point adoré cette beauté funeste?
Jeunesse, éclat, fraîcheur, mille appas ravissans,
N'étoient point à mes yeux ses traits les plus puissans.
De l'infortune même elle empruntoit ses armes,
Et devoit à ses pleurs encor plus qu'à ses charmes.
Tu dois t'en souvenir: en un lieu retiré,
Asyle solitaire, et de Londre ignoré,
Elle couloit des jours soumis à la décence.
Dans le sein du malheur, même de l'indigence,
Elle sembloit garder une noble fierté,
Et ne point soupçonner l'abus de la beauté.
Je crus trouver l'objet, digne enfin de ma flamme,
Je lui vouai mes soins, je lui livrai mon ame;
O ette ame jeune encore, où régnoit la candeur,

Cette ame tendre et pure, avide de bonheur.
Combien j'aimois Fani! combien j'étois sincère!
Avec quel abandon je cherchois à lui plaire!
Je lui sacrifiois... jusques à mes desirs!
Je partageois ses maux? c'étoient là mes plaisirs.

Eh bien, cette Fani... j'en rougis... j'en frissonne,
Cette même Fani... la force m'abandonne...
Cet objet, le plus cher à mon cœur éperdu,
Idolâtré par moi, c'est lui qui m'a perdu.
Apprends tout et frémis: l'enchanteresse à peine
De mon être soumis se sentit souveraine;
Elle jura ma perte, et son art dangereux
Dans le piège déjà traînoit un malheureux.
Des biens, dont mes parens me permettoient l'usage,
J'apportois à ses pieds l'insuffisant hommage.
Ces secours, dans Fani, redoubloient le desir,
Le besoin de briller, plus vif que le plaisir,
L'ambition, l'instinct de ce pouvoir suprême,
Qu'un sexe impérieux préfère à l'amour même;
Et moi je m'accusois, dans mes vœux insensés,
Lorsque je faisois tout, de n'en point faire assez.
Je plaignois ses ennuis: jusqu'au fond de mon ame,
La perfide observoit les degrés de ma flamme.
Sa douleur à mes yeux croissoit de jour en jour,
Et d'un secret reproche accabloit mon amour.
Il est donc des momens, où, penché vers l'abyme,
Malgré lui, l'homme tombe entre les bras du crime!

Je ne vis que Fani, j'interprétai ses vœux...
Et, prêt à m'avilir, je me crus généreux.

Le sage Sorogoud, ce frère de mon père,
Commerçant respectable, à l'État nécessaire,
Aux plus grands intérêts m'associant alors,
Dans mes perfides mains déposoit ses trésors.
J'osai les détourner! grand Dieu! pour quel usage!
Fani le commandoit... oui, ce fut son ouvrage.
Je lui portai soudain, confus, saisi d'horreur,
Cet or, cet or fatal... payé de mon honneur!

Les recherches de l'art, sa brillante imposture,
Ornèrent dans Fani les dons de la nature.
Elle paroît.... et lève un front plus orgueilleux;
De ma honte parée, elle éblouit les yeux.
Mon amour en acquit une force nouvelle;
Je respirois l'encens que l'on brûloit pour elle....
De la séduction elle eut tous les secrets,
Et, par tous les liens, m'enchaînoit aux forfaits...
Plongé dans un délire, excusable peut-être,
De mes sens égarés je n'étois plus le maître.
A chaque pas, ami, je trouvois un écueil;
Je dépendois d'un mot, d'un geste, d'un coup-d'œil.
De ce sommeil de mort, hélas! si redoutable,
Oseras-tu prévoir la suite épouvantable?
Non...: ce comble d'horreur ne peut s'imaginer:
J'ai fait ce que, sans crime, on ne peut soupçonner.

SOROGOUD ignoroit que ma bassesse extrême,
De ses biens confiés, le dépouilloit lui-même :
Mais bientôt il apprit quel funeste poison
Embrâsoit tout mes sens, et troubloit ma raison.
Sa tendresse en conçut un sinistre présage...
Ce vieillard redoutoit la fougue de mon âge,
Un cœur simple, facile, aisément abattu,
Enclin à la foiblesse, ainsi qu'à la vertu,
Le feu des passions allumé dans mes veines ;
La beauté de l'objet dont je portois les chaînes ;
Et contre elle, bientôt, armé d'ordres secrets,
Il voulut m'affranchir du joug de ses attraits.

FANI l'apprend, je vole.... elle s'offre à ma vue,
L'œil de larmes noyé, sur un lit étendue,
La pâleur sur le front, dans ce trouble enchanteur,
Avec tous ces appas, qu'embellit la douleur.
Elle me tend les bras, me remplit de sa flamme ;
L'ardeur de ses baisers coule au fond de mon ame.
« Barnevelt.... cher Amant, dit-elle, je te vois,
» Et je t'embrasse, hélas! pour la dernière fois.... »
Je les entends encore ces mots si redoutables,
Ces parjures sanglots, et ces soupirs coupables.
Sur le sein de Fani je retombe mourant.
« O mon cher Barnevelt, poursuit-elle en pleurant!
» Tout est fini pour moi... Sorogoud... ce barbare...
» Ce monstre veut ma mort! demain il nous sépare!

« O forfait, m'écriai-je ! il faut le prévenir.

» Tu dictes mes devoirs, et je cours les remplir.
» Qu'il me traite en esclave, et, s'il veut, en victime;
» L'amour seul est mon Dieu; c'est lui seul qui m'anime;
» C'est lui seul que j'écoute. Hé bien entends sa voix,
» Reprit-elle : il te parle, il t'impose ses loix.
» Mais ne perds point de tems : demain, si tu diffères,
» On élève entre nous d'éternelles barrières.
» Plus de Fani pour toi; pour moi plus de vengeur.
» Préviens ce coup affreux, préviens notre malheur,
» Mon trépas et le tien. La nuit paraît moins sombre;
» Un foible crépuscule a pénétré dans l'ombre.
» Tu sais que Sorogoud, va, dès l'aube du jour,
» S'enfoncer dans le bois voisin de ce séjour.
» Il y demande au Ciel ta perte et ma ruine,
» Va, qu'il y trouve seul la mort qu'il nous destine.
» Prens ce masque et ce fer; va, cours, frappe, et soudain,
» Toute entière à toi seul, je me jette en ton sein.
» Nous fuirons, s'il le faut, aux plus lointains rivages;
» L'amour m'embellira les lieux les plus sauvages.
» Mais frémis, si jamais, foible et timide Amant,
» Tu m'oses préférer l'auteur de mon tourment;
» Si tu crains de verser un sang que je déteste :
» Pour répandre le mien, cet autre fer me reste. »

O cher Trumant, peins-toi ton malheureux ami,
Foudroyé par ces mots, respirant à demi,
Cherchant en vain sa voix, dans les sanglots mourante,
Renversé dans les bras de sa cruelle Amante,

Qui joignoit la tendresse à ces instans d'horreur,
Et les feux de l'amour à ceux de la fureur:
Peins-toi, si tu le peux, cette effrayante scène;
Ce trouble, ces transports d'une femme inhumaine;
Ce lit, ce lit fatal, d'une lampe éclairé,
Et ce double poignard par Fani préparé.
Que te dirai-je enfin? attendri par ses larmes,
Vaincu par ses regards, entraîné par ses charmes,
Ses menaces, ses cris... je promis tout... ô cieux!
Fani, dans ces momens, me force d'être heureux;
Avant de l'égorger, enivre la victime...
Et son dernier baiser est le signal du crime.

Elle égare mon cœur, elle enhardit mon bras;
D'une main assurée elle conduit mes pas.
Enfin, pâle, tremblant, dans un morne silence,
Je sors, marche au hasard, frémis, pleure, balance.
Si, dans mon désespoir, je soulève mes yeux,
Chaque objet que je vois m'est un présage affreux.
Le soleil à regret commençoit sa carrière;
Un nuage de sang me cachoit sa lumière,
La terre gémissoit; des torrens, sous mes pas,
Murmuroient les accens de meurtres, d'attentats.
Tout me sembloit flétri de mon haleine impure:
L'aspect d'un assassin consternoit la Nature.
Il sembloit que le Dieu, qui punit les pervers,
Fît de la mort d'un sage un deuil pour l'univers.

J'entre enfin dans ce bois, pour moi seul formidable;

Asyle accoutumé d'un vieillard respectable.
Je l'apperçois : le front élevé vers les cieux,
Au Monarque suprême il adressoit des vœux ;
Il offroit un cœur pur, une longue sagesse,
Ce calme attendrissant d'une heureuse vieillesse ;
L'usage de ses biens, sans remords amassés,
Au sein des malheureux, par lui-même versés :
Soixante ans de travaux ! qu'il me parut auguste !
Que le coupable souffre en présence du juste !
D'avance je sentis tous ces tourmens secrets,
Et ce déchirement qui suit les grands forfaits.
Près d'un arbre appuyant ma démarche tremblante,
Le fer tomba vingt fois de ma main défaillante ;
Vingt fois contre mon cœur je voulus le tourner :
Je crus loin de ce lieu me sentir entraîner.
Mais de Fani, bientôt, la menaçante image
S'offrit à mes regards, et me rendit ma rage.
Oui, je croyois la voir dans mon trouble inhumain,
Errer autour de moi, se découvrir le sein ;
Me dire : frappe, lâche, ou j'expire à ta vue.
Ces mots retentissoient dans mon ame éperdue ;
Ce fantôme chéri guidoit, pressoit mes pas ;
Vainqueur de mes remords, il affermit mon bras.
Ne voyant que Fani, respirant sa vengeance,
Furieux un instant... ô Trumant, je m'élance,
Je vole, et dans les flancs de ce foible vieillard,
Ma main dénaturée enfonce le poignard.
Il jette un cri, succombe et d'une voix mourante,

« Dieu, quel réveil, dit-il, pour toi plein d'épouvante.
» O mon cher Barnevelt ! loin de moi que fais-tu ?
» Dans ces cruels momens, tu m'aurois défendu.
» Dieu, veille sur ses jours, veille sur sa jeunesse,
» Et d'un semblable sort préserve sa vieillesse ! »

Effrayé de moi-même, inanimé, tremblant,
Je jette avec horreur mon poignard tout sanglant ;
Je m'éloigne et reviens : des pleurs trop inutiles
Coulent à longs ruisseaux de mes yeux immobiles.
Je ne puis m'arracher de cet objet affreux,
Et vais tomber enfin sur ce corps malheureux.

Sorogoud ouvre à peine une foible paupière :
Il se voit secouru d'une main meurtrière,
Je me découvre alors ; et, s'arrêtant sur moi,
Son œil peint la tendresse encor plus que l'effroi.
« Est-ce toi, me dit-il, dont le bras sanguinaire
» Assassine un vieillard qui t'a servi de père ? »
Hélas ! le croiras-tu ? loin de me repousser,
Il paroissoit me plaindre, et vouloit m'embrasser.
Sa bouche laisse à peine échapper un murmure ;
La mienne, en sanglotant s'attache à sa blessure ;
J'en étanche le sang, il repaît ma douleur ;
Et des flots de ce sang ont coulé dans mon cœur.
Secours vains et tardifs ! ses membres se roidissent,
Sa main me quitte, tombe, et ses yeux s'obscurcissent :
Sa lamentable voix exhale un dernier son,

Et se ranime encore pour sceller mon pardon.
Dans cet effort sublime, il s'épuise, il expire,
Il meurt entre mes bras; il meurt! et je respire!

Je ne me connois plus, chancelant, égaré,
Dans les détours du bois je fuis désespéré.
La barbare Fani réclamoit sa victime:
En tribut à ses pieds, je cours porter mon crime.
Au comble des forfaits, au comble de l'horreur,
J'entrevoyois encor un rayon de bonheur.
Si j'étois parricide, au moins c'étoit pour elle;
Et, pleurant Sorogoud, j'adorois la cruelle.

A peine elle me voit, le bras ensanglanté:
« C'en est donc fait, dit-elle, et le coup est porté?
» Viens... suis-moi... mais où sont les trésors du perfide?
» Ses trésors, m'écriai-je! arrête... au parricide
» Joindre le sacrilége! ah! Fani, laisse-moi...
» Ne me demande rien.... respecte mon effroi....
» Vois ce sang, vois mes pleurs »..... Déjà cette furie
Pâlit de mes remords, et tremble pour sa vie;
Tremble d'être surprise avec un assassin.
O fureur inouïe! exécrable dessein!
Pleine d'une horreur feinte, inquiète, éperdue,
Elle fuit: un moment, elle échappe à ma vue.
Coupable par l'amour, et par l'amour puni,
On vient, on me saisit par l'ordre de Fani.
Je voulois lui parler, et ma langue glacée

Refusoit son organe à mon ame oppressée.
Je restois immobile, et je crus quelque tems,
Que de noires vapeurs venoient tromper mes sens.
Je tâchois d'excuser cette femme inhumaine.
On me charge de fers, à ses yeux on m'entraîne.
Ah! Fani, m'écriai-je, en lui tendant les bras!
Ah! Fani... je sortis, et ne l'accusai pas.

Pardonne, cher Trumant, ce récit effroyable.
Pardonne... je pouvois devenir plus coupable.
Non, tu ne conçois pas quelle étoit mon erreur;
L'excès de mon amour, l'excès de ma fureur;
Cet abandonnement, cette fatale ivresse,
Cette fièvre des sens, que je nommois tendresse.
Nourri de jour en jour par un monstre adoré,
Ce penchant infernal m'avoit dénaturé.
J'avois reçu des cieux quelques vertus peut-être:
Fani, d'un seul regard, faisoit tout disparoître.
Si, dans ses noirs accès, Fani l'eût ordonné....
Toi-même, ô mon ami, je t'eusse assassiné.

Tu frisonnes!.... hé bien: assassin... et victime,
L'horreur de mon tourment surpasse encore mon crime.
Si j'ai quelques instans d'un pénible sommeil,
Soudain ils sont troublés par l'effroi du réveil.
Pour moi, toujours rongé de serpens invisibles,
D'horribles jours font place à des nuits plus horribles.
Sorrogoud me poursuit, je l'entends, je le voi;

Sa blessure toujours se r'ouvre devant moi ;
Et, dans cette effrayante et lugubre demeure,
Sur la terre étendu, je frémis ou je pleure.
Malgré tous mes forfaits, oui, pour ton amitié,
Oui, je serois encor un objet de pitié.
Ton ame s'ouvriroit à mes douleurs mortelles....
Tes larmes se joindroient à mes larmes cruelles :
J'entendrois tes soupirs ; je verrois ta vertu
Soutenir un coupable, à tes pieds abattu ;
Un criminel ami, rougissant de lui-même,
Qui fut chéri de toi, qui se repent, qui t'aime ;
Objet infortuné de mépris et d'effroi,
Mais digne cependant d'être pleuré par toi.
Hélas ! si je pouvois jouir de ta présence,
D'un moment d'entretien obtenir l'indulgence ;
Toucher encor ta main, et répondre à ta voix,
Me plonger dans ton sein pour la dernière fois ;
Te serrer dans mes bras !... insensé ! je m'égare...
Qui, toi ! toi, mon ami ! dans les bras d'un barbare !...
Ah ! ces liens de fer doivent seuls m'embrasser.
La nature m'abhorre, et doit me repousser.
J'abjure, cher Trumant, un souhait qui te blesse.
Eh ! de quel prix pour toi peut être ma tendresse ?

Demeure dans tes champs, dans ces paisibles lieux,
Asyles du vrai sage, et du mortel heureux,
Cultivés par toi-même, et que tu rends fertiles,
Où ta main se consacre à des travaux utiles :

Où l'approche du crime, et l'accent du malheur,
Ne troublent point tes jours, aussi purs que ton cœur.
Peut-être en cet instant, l'œil serein, l'âme émue,
En parcourant des cieux la brillante étendue,
Pénétré de respect, et de joie enflammé,
Tu bénis en secret l'être qui t'a formé :
Peut-être, encore rempli d'un si noble délire,
Tu vois avec transport tes enfans te sourire ;
Et, fière du bonheur qu'elle lit dans tes yeux,
Ton épouse fidelle applaudir à leurs jeux.
Moi-même... à ce bonheur j'avois osé prétendre ;
J'adorois, dans Fani, l'épouse la plus tendre :
Je préparois déjà ces liens fortunés,
De deux cœurs l'un à l'autre à jamais enchaînés.
Que je me suis trompé ! victime déplorable,
C'est l'attrait des vertus qui m'a rendu coupable.
O célestes plaisirs, qu'autrefois j'entrevis,
Qui te sont prodigués, et qui me sont ravis !
Va, jouis-en long-tems, ils sont ta récompense :
Cueille et moissonne en paix les fruits de l'innocence.
Les malheurs que du sort te gardoit le courroux,
Qu'ils se joignent aux miens, je les réclame tous !
Qu'ils n'approchent jamais de ton âme sublime !
Les maux sont mon partage ; ils sont faits pour le crime.

Inutiles souhaits ! Barnevelt, que dis-tu ?
Eh ! peut-on être heureux, après t[illegible] connu ?
Quand on doit partager l'horreur qui t'environne,

Quand on respire un air que ton crime empoisonne ?
Ami, console-toi, je mourrai vertueux.
Mon ame, par degrés, s'épure pour les cieux.
J'ose tout espérer de l'Arbître suprême :
Ses augustes décrets qui l'enchaînent lui-même,
Sont toujours à nos yeux d'ombres environnés :
Les forfaits qu'il punit, sont déjà pardonnés.

Sages vengeurs des lois, qu'oublia ma furie,
Que mon affreuse mort puisse expier ma vie !
Et puisse, par mon sang, goutte à goutte versé,
Le sang de Sorogoud être enfin effacé !
Vous auriez à rougir d'une lâche indulgence.
A des mânes chéris il faut une vengeance :
Il la faut éclatante ; il faut épouvanter
Ces cœurs, ces foibles cœurs qui pourroient m'imiter....
Je crois être à ce jour : cette image sanglante,
Bien loin de m'effrayer, est pour moi consolante.
Je vois nos Citoyens, confusément épars,
Fixer sur Barnevelt leurs avides regards,
Parler, s'interroger, s'indigner de mon crime,
Détester à la fois, et plaindre la victime.
Du voile de la nuit mes tourmens sont converts ;
Ma honte doit paroître aux yeux de l'univers.
Que dis-je ? cette mort flétrissante et cruelle,
La mort d'un assassin, on peut la rendre belle.
Un repentir sincère attendrit tous les cœurs.
Combien de criminels ont fait verser des pleurs !

O Trumant, si Fani, par qui je fus coupable,
Peut hériter au moins du remords qui m'accable !
Si des rayons secrets pénétroient dans son cœur !
Si Fani quelque jour expioit sa fureur !
Sur-tout n'abuse point de cet écrit funeste :
Je suis loin de nourrir un feu que je déteste ;
Mais la pitié me parle, et j'écoute sa voix.
Moi seul, de mon forfait, je veux porter le poids.
Que le sien soit voilé d'une nuit éternelle !
Ce cœur qui put l'aimer, ne peut se venger d'elle.
Ne sois point généreux et sensible à demi :
Ce sont les derniers vœux que forme ton ami.
Au trépas qui m'attend, s'il faut qu'elle me suive,
Crains les gémissemens de mon ombre plaintive.
Un instant ranimé par ce tourment nouveau,
Je sentirois sa mort dans l'horreur du tombeau.
Ne crois point que Fani, par sa cruelle adresse,
De quelqu'autre jamais égare la jeunesse.
Son empire est fini : va, n'en redoute rien.
Il n'est dans l'univers qu'un cœur comme le mien...

Le sien sera changé. Toi, mon Dieu, toi, mon Juge,
La terreur du coupable, et pourtant son refuge,
Tu peux tout réparer. Le plus beau de tes droits
Est de parler aux cœurs, transformés à ta voix.
Parle, agis, dans ses yeux mets deux sources de larmes :
Aurois-tu pour le crime assemblé tant de charmes ?
Que Barnevelt mourant, que Barnevelt puni

Obtienne par ses pleurs les remords de Fani.

Mais quel bruit de ces lieux interrompt le silence ?
Mon cachot se referme, et vers moi l'on s'avance...
Ah ! si c'étoit la mort que l'on vint m'annoncer !
Toi que, dans ces momens, je ne puis embrasser,
Reçois, mon cher Trumant, mes adieux les plus tendres.
Hélas ! de quelques pleurs daigne honorer mes cendres.
Par ce dernier espoir mon cœur est affermi,
Je mourrai trop heureux, si je meurs ton ami.

TAYLOR INST. OXFORD

LETTRE VIII.

DE ZÉILA A VALCOUR.

Des tranquilles déserts une simple habitante,
Vers le déclin du jour, au fond des bois errante,
Rencontre sur ses pas un jeune infortuné,
Par une flèche atteint, mourant, abandonné.
Elle approche, lui tend une main salutaire;
Quoi qu'il soit étranger, le traite comme un frère;
Le traîne avec effort dans un antre voisin;
Ranime, par degrés, la chaleur dans son sein,
Et lave de ses pleurs sa profonde blessure...
Il renaît, croit son cœur, et cède à la nature.
Attirés l'un vers l'autre, et prompts à s'enflammer,
Ils deviennent Amans, par le besoin d'aimer.
Après deux ans passés dans la plus tendre ivresse,
(Que n'eût point fait pour lui sa crédule maîtresse!)
Elle quitte ses bois, elle franchit les mers,
Et le suit, sans regret, dans un autre univers.
C'est là, qu'ouvrant son ame au plus noir artifice;
Il conçoit le dessein de fuir sa bienfaitrice.
Trop sincère pour craindre, ou présager ses maux,
Tandis qu'elle goûtoit les douceurs du repos,
O crime! ô trahison! cet ingrat qu'elle adore,

S'arrache de ses bras, qui le serroient encore ;
S'applaudit en secret de son affreux sommeil,
S'éloigne... et l'abandonne aux horreurs du réveil !...

Je t'en ai dit assez ; tu connois le perfide.
Un moment, souviens-toi des champs de la Floride,
De ces champs, où j'aimai pour la première fois,
Où je crus, sous tes traits, voir un Dieu dans nos bois.
Oui, c'est moi qui t'écris ! c'est l'objet de ta rage,
Ton Amante, et ta sœur que tu nommois sauvage,
Dont les soins t'ont sauvé de cent périls offerts,
Et qui sut pour toi seul embellir ses déserts.

Depuis l'horrible jour qu'elle pleure ta fuite,
Pour te parler de toi, Zéila s'est instruite.
Oui, j'appris ton langage, hélas ! trop séducteur,
Et, qu'avant de l'entendre, interprétoit mon cœur.
J'étudiai, j'aimai cet art, cet art suprême,
Pour consoler l'amour, inventé par lui-même ;
Qui peignit tant de fois les plaisirs des Amans,
Et ne me sert hélas ! qu'à peindre mes tourmens.

Valcour, ils sont affreux ! sur un triste rivage,
Loin de toi je languis, je meurs dans l'esclavage.
Seule dans l'univers, je n'ai devant les yeux,
Au lieu de mon Amant, qu'un maître impérieux,
Qui m'interdit les pleurs, qui défend le murmure ;
J'ai perdu tous les droits que donne la nature ;

Et j'éprouve, soumise à de barbares loix,
La crainte et le mépris, inconnus dans les bois,
En vain mon fils; ce fils (tu t'en souviens peut-être)
Fruit des plus tendres feux que l'amour ait fait naître,
Qu'au ciel tu demandois, que ton sang a formé,
Et, quand tu me quittas, dans mes flancs renfermé:
En vain ce fils si cher, puisqu'il est ton image,
Sourit à mes chagrins, si peu faits pour son âge,
Et me presse toujours de ses bras caressans;
Je mêle des soupirs à ses jeux innocens.
Mes yeux, en le voyant, se remplissent de larmes.
Sans secours, sans appui, sans titres que ses charmes,
Et jouet malheureux de mon triste destin,
Il n'apprendra de moi qu'à pleurer dans mon sein.
Hélas! en étouffant les sentimens d'un père,
Tu m'as même ravi les plaisirs d'une mère.
Ah! Valcour, ah! cruel... lorsque tu me trahis,
Tu frappas d'un seul coup ton Amante et ton fils.

CEPENDANT, tu le sais, j'ai tout fait pour te plaire,
Et, si j'ai dû t'aimer, j'ai bien dû t'être chère.
Dieux! avec quels transports je volois dans ses bras!
Combien de sentimens... que je n'exprimois pas!
Existant par toi seul, à toi seul asservie,
Je rendois grace au ciel, je chérissois la vie;
J'étois loin de contraindre ou de cacher mes feux;
J'eus l'orgueil de l'amour, quand l'amour est heureux.

RAPPELLE-TOI mes soins... payés par mon outrage,

Mon zèle infatigable, et sur-tout mon courage ;
Cette grotte, ces lieux, témoins de mon bonheur,
Où je possédois tout, en possédant ton cœur.
De nombreux arbrisseaux je l'avois entourée,
Et leurs rameaux unis en déroboient l'entrée.
Là, tu ne redoutois, heureux par mes secours,
Ni la fraîcheur des nuits, ni la chaleur des jours.
C'est moi, qui, choisissant ma flèche la plus sûre,
Courois dans les forêts chercher ta nourriture :
C'est moi, qui, le matin, dans les plus clairs ruisseaux,
Pour te désaltérer, allois puiser les eaux.
Quand le midi brûlant dévoroit les campagnes,
Quand les oiseaux fuyoient le sommet des montagnes,
Regagnant, avec toi, nos abris toujours verds,
Assise à tes côtés, j'oubliois l'univers.
J'entrelaçois des joncs pour soutenir nos treilles ;
Pour nos fleurs et nos fruits, je tressois des corbeilles,
Avec tes longs cheveux j'aimois à badiner ;
D'un feuillage nouveau j'aimois à les orner.
Souvent ta Zéila, ne pouvant davantage,
A tes sons enchanteurs mêloit sa voix sauvage.
Je te voyois sourire et voler dans mes bras :
Les heures s'écouloient, tu ne les comptois pas.

Mais, dès que le zéphir, murmurant dans la plaine,
Venoit répandre au loin le frais de son haleine,
C'est alors qu'avec toi, dans les bois d'alentour,
J'allois, par un beau soir, terminer un beau jour.

Un asyle écarté, mystérieux et sombre,
Protégeoit nos plaisirs du secret de son ombre.
Près de nous, mille oiseaux, jaloux de nos transports,
Sur les rameaux émus soupiroient leurs accords.
Entremêlant leurs becs et leurs plumes nouvelles,
Fortunés comme nous, ils oublioient leurs ailes.
Que de tendres baisers, dans ce riant séjour,
Multipliés, donnés, et rendus par l'amour !

Dieu de nos bois, ô Dieu ! que le seul crime outrage,
Je ne t'offensois point par un si pur hommage :
J'ose le croire au moins. Deux êtres innocens,
Réunis par l'accord de tous les sentimens,
Formant les mêmes vœux, et confondant leur ame,
Chaque jour, plus heureux, sans épuiser leur flamme ;
Ces pleurs délicieux, qui coulent dans leur sein,
Au milieu de ces pleurs, leur front toujours serein,
Et le recueillement de leur volupté pure,
Sont les plus doux objets que t'offre la nature.
Tu ne peux condamner ce fortuné lien,
Le bonheur des mortels augmente encor le tien.

Combien j'étois heureuse ! ah Valcour ! ah perfide,
Combien de fois la nuit, dans sa course rapide,
Vint-elle nous surprendre en ses charmans réduits !
Je ne distinguois plus ni les jours ni les nuits.
Alors, sur mes genoux, je reposois ta tête :
Au bruit le plus léger, tremblante, toujours prête,

Et rassurant ton cœur, trop occupé de moi,
Je feignois de dormir, et je veillois pour toi.
Quelques mots t'échappoient; je croyois les comprendre:
Ce que dicte l'amour, l'amour le fait entendre.

Tu me disois sans doute: « O mon unique appui,
» Je t'adorois hier, je t'adore aujourd'hui!
» Ma chère Zéila, je te serai fidèle;
» Aux yeux de ton Amant, tu seras toujours belle.
» Je suis content des biens qui me sont réservés;
» Va, je te dois les jours que ta main a sauvés:
» Tu peux en disposer, puisqu'ils sont ton ouvrage.
» Oui; j'en prends à témoin ces berceaux, cet ombrage,
» Ces gazons parfumés, trône de nos désirs,
» Dont l'empreinte encor fraîche atteste nos plaisirs;
» Ces antres tapissés d'un vigne abondante;
» L'onde de ces ruisseaux sous ces palmiers errante;
» Cent baisers amoureux, que je vais te donner,
» Et ces naissantes fleurs, qui vont te couronner ».

Oui, si j'en crois mon cœur, ce fut là ton langage.
Quel changement: ô ciel!... mais dis, par quelle rage
As-tu voulu troubler le cours de mes destins,
Et, pour des biens peu sûrs, en quitter de certains?
De trésors, près de moi, tu n'étois point avide.
L'or, à côté des fleurs, germe dans la Floride;
Ta main cueillit les fleurs, l'or ne t'a point tenté.
L'or n'est rien en des lieux, où rien n'est acheté.

Comblé de mes bienfaits, tu laissois à la terre
Ce métal si brillant, et si peu nécessaire.
Valcour, depuis ce tems, a-t-il changé de vœux ?
Ce qu'il foulait aux pieds, peut-il le rendre heureux ?

Un bonheur ignoré te fatiguoit peut-être :
Valcour, trop jeune encor, n'avoit pu se connoître ;
Et l'amour de la gloire, hélas ! toujours trompeur,
Avec l'ennui, sans doute, est entré dans ton cœur ?
Hé bien ! dans nos forêts ce désir téméraire,
Cet instinct dangereux, tu l'as pu satisfaire.
Combien de fois j'ai vu, de la cîme des monts,
Leurs habitans descendre au fond de nos valons !
Ces mortels indomptés, ces ames inflexibles,
Aux charmes de ta voix, tu les trouvois sensibles.
Quand tu la mariois au son des instrumens,
Quels étoient leurs transports et leurs ravissemens !
Dansans autour de nous, ils quittoient leur rudesse ;
Ils marquoient, par des cris, leur farouche allégresse ;
Et leurs bras suspendus, enchaînés sous tes loix,
Laissoient la flèche oisive au fond de leurs carquois.
Chaque jour, dans leurs cœurs, augmentoit ta puissance,
Et ces droits si touchans, fondés sur l'innocence,
Des sauvages charmés se joignoient à tes jeux :
Ah ! qui les désarmoit, auroit régné sur eux.

Dans quelle illusion va s'égarer mon ame !
L'ambition ni l'or ne m'ont ravi ta flamme.

Des rigueurs de mon sort, des maux que tu m'as faits,
Je ne dois accuser que mes foibles attraits.
Peut-être qu'en effet tu n'es point si coupable ;
Peut-être à tes regards je cessois d'être aimable.

On dit que, parmi vous, on permet le détour ;
Que l'Amant, sûr de plaire, y languit sans amour.
On dit que la tendresse est soumise au caprice,
Que même la beauté n'est qu'un vain artifice,
Un masque séduisant qui trompe votre espoir,
Et qu'on prend le matin, pour le quitter le soir.
Moi, je n'eus dans mes bois, loin de toute imposture,
Que le plaisir pour fard, que des fleurs pour parure.
Je laissois, tu l'as vu, sans projet, sans dessein,
Mes cheveux se jouer, et tomber sur mon sein.
Jamais rien n'altéra mes naïves tendresses ;
L'art ne glaça jamais le feu de mes caresses ;
Ma bouche sur la tienne, et mon cœur sur le tien,
Je te prodiguois tout, et je ne feignois rien.
Mais pourquoi rappeler mon bonheur et tes crimes ?
Seconde enfin des vœux, hélas ! trop légitimes.
Je t'ai sauvé le jour, accorde-m'en le prix ;
Sauve-moi, par pitié, des horreurs du mépris,
Du destin qui m'attend, d'un maître qui me brave.
Tu m'as abandonnée... Ah ! c'est trop d'être esclave !
C'est trop d'être avilie... au cri de mes douleurs,
Ne ferme plus ton ame, et respecte mes pleurs.

Je suis toujours aux bords, où Valcour m'a laissée ;
Je n'y vois point d'objets, dont je ne sois blessée.
On y parle d'un lieu, dont le nom fait rougir,
Où tous les sentimens ne savent qu'obéir ;
Où l'orgueil à ses pieds fait traîner l'innocence ;
Où le tyran des cœurs est un Dieu qu'on encense :
Que te dirai-je enfin ! où l'inhumanité
Prodigue au déshonneur le nom de volupté.
C'est là, c'est dans ce lieu, que, pour toute sa vie,
Ta Zéila bientôt, doit être ensevelie,
Pourras-tu le souffrir ! le voudras-tu, cruel !
Ah ! j'en jure par toi, j'en atteste le ciel ;
S'il vouloit égaler ma force à mon courage,
S'il vouloit m'affranchir d'un honteux esclavage,
Entendre enfin mes vœux, je te ferois bien voir
Tout ce que peut l'amour, quoiqu'il soit sans espoir,
Sur la terre il n'est rien que Zéila redoute :
Oui, je saurois vers toi me frayer une route.
Au bord, qui te retient, j'irois, n'en doute pas,
J'irois, je volerois, ton fils entre mes bras.
Je franchirois les monts, les lieux les plus sauvages :
Je ferois de ton nom retentir les rivages ;
Enfin, ta Zéila parviendroit jusqu'à toi ;
J'oserois attester mes bienfaits et ta foi :
Tu verrois à tes pieds et ton fils et sa mère,
Si malheureuse, hélas ! et qui te fut si chère !
Serois-tu sans pitié ! pourrois-tu repousser
L'innocence et l'amour unis pour t'embrasser ?

Non, un si doux spectacle auroit pour toi des charmes :
Un reproche secret feroit couler tes larmes ;
Et je verrois Valcour, fier de m'appartenir,
Implorer son pardon... bien sûr de l'obtenir.

Mais l'horreur de mon sort m'enchaîne sur ces rives.
Mes pas sont observés, et mes larmes captives.
Toi seul, dans l'univers, peux briser mes liens :
Ouvre les yeux sur moi, mes malheurs sont les tiens.
Goûtes-tu le repos, loin d'une infortunée,
Par toi, par toi, Valcour, à gémir condamnée ?
N'entends-tu pas mes cris, mes sanglots, mes soupirs ?
Dans le sein des remords, est-il donc des plaisirs ?
On prépare ma honte : en es-tu le complice ?
Ne diffère plus : viens, sauve ta bienfaitrice,
Accours ; et, si tu crains de me rendre mes droits,
Rends-moi, du moins, rends-moi mes déserts et mes bois ;
L'arbre où tu reposois, la grotte solitaire,
Où, pour comble de maux, Zéila devint mère,
Cet innocent réduit, ce ciel pur et serein,
Que, sans toi, n'eût jamais obscurci le chagrin.
Là, mon fils, mon cher fils (hélas ! sans te connoître)
Apprendra, par mes soins, comment on vit sans maître.
Dès que l'âge rendra ses pas moins incertains,
Moi-même je mettrai des flèches dans ses mains ;
Et je lui laisserai, pour unique héritage,
La force et la vertu, les trésors du sauvage.

Je serai libre alors : mes yeux pourront choisir
Le tranquille bocage, où je voudrois mourir ;
Et, tandis que tes jours, sous les plus doux auspices,
Couleront lentement dans le sein des délices,
Je verrai tous les miens marqués par les douleurs,
Et mes yeux, loin de toi, s'éteindront dans les pleurs.
Ces rochers m'entendront, à mon heure suprême,
Dans mes derniers soupirs, nommer l'ingrat que j'aime.
Heureuse encore, heureuse, infidèle Valcour,
D'expirer dans les lieux, où j'ai connu l'amour !

LETTRE IX.

RÉPONSE DE VALCOUR.

Combien je suis coupable, et combien je m'abhorre
Et c'est toi qui m'écris ! toi, qui m'aimes encore !
Je pourrois, excusant mon crime et mes froideurs,
T'offrir un père tendre, expirant dans les pleurs,
Un père qu'au tombeau conduisoit mon absence,
Et qui perdoit en moi son unique espérance :
Mais, il n'est que trop vrai, tous ces prétextes vains
N'ont servi qu'à voiler mes barbares desseins.
Ce cœur, las d'être heureux, las de son innocence,
Eut, j'ose l'avouer, un moment d'inconstance.
Dieu ! qu'il m'a coûté cher ! tout ce que les regrets,
Tout ce que les remords ont de tourmens secrets,
Reproche affreux du cœur, éternelles alarmes,
Combat des sentimens, amertume des larmes,
Va, j'ai tout éprouvé : vain repentir, hélas !
Qui, né de tes malheurs, ne les réparoit pas !
« Puisque tu te repens, viens, accours, qui t'arrête ?
» Détourne, me dis-tu, les maux que l'on m'apprête... »
J'y volois... des devoirs le plus impérieux,
Le plus saint, le plus triste a retardé mes vœux.
Frappé d'un mal soudain, mon respectable père

A besoin de son fils, pour fermer sa paupière :
C'est sa mourante main qui m'arrête aujourd'hui ;
Et je ferois pour toi ce que je fais pour lui.
Puisse, au moins, cette Lettre, au gré d'un vent propice,
Devançant le coupable, adoucir ton supplice,
Ouvrir enfin ton ame aux charmes de l'espoir,
Et préparer l'instant où je dois te revoir !
Depuis le jour fatal, témoin de ma furie,
Apprends quelle douleur empoisonne ma vie ;
Quels ennuis renaissans s'attachent à mes pas.....
Et juge si le ciel sait punir les ingrats !

A peine le vaisseau, préparé pour ma fuite,
S'éloigne de la rive, où, tranquille et séduite,
Tu te livrois sans crainte aux erreurs du sommeil,
Je me peins, Zéila, l'horreur de ton réveil.
Il me semble te voir tremblante, échevelée ;
M'appellant d'une voix à peine articulée,
Parcourir tous les lieux, tous les détours secrets,
Où l'amour nous cachoit aux regards indiscrets ;
Errer, interroger la foule indifférente ;
Montrer à tous les yeux la terreur d'une Amante ;
Et, daignant rappeler un ingrat que tu perds,
Effrayer par tes cris le rivage des mers ;
D'un regard immobile en mesurer l'espace,
Du vaisseau fugitif suivre toujours la trace ;
Et, l'œil noyé de pleurs, attester mes sermens,
Mes sermens, sur les eaux, emportés par les vents.

Je demeure stupide, et ma vue attentive
Ne peut quitter le bord où tu restas captive.
L'air siffle ; un voile immense enveloppe les cieux,
Et ce funeste bord disparoît à mes yeux.
L'espoir fuit : l'art succombe égaré sous la foudre,
Le voile se déchire, et le mât tombe en poudre.
Le Pilote pâlit à son dernier effort,
Tout tremble, et chaque flot semble apporter la mort.
Je ne vois que toi seule... errant dans les ténèbres,
A travers les sanglots et les plaintes funèbres,
Je t'entends me crier : « Arrête, malheureux ;
» Arrête, et vois les pleurs qui coulent de mes yeux !
» Ai-je donc mérité d'être à ce point trahie ?
» Que t'ai-je fait ? pour toi j'aurois donné ma vie.
» Ingrat, songe à tes jours conservés par ma main ;
» Songe au tendre dépôt, renfermé dans mon sein. »
Alors mon cœur se glace, et tous mes sens frémissent,
Sur mon front pâlissant mes cheveux se hérissent.
« Plongez-moi, m'écriai-je, au plus profond des mers ;
» Puisse-t-on me cacher dans la nuit des enfers !
» Vous périssez par moi ; prenez votre victime :
» Quand le ciel est armé, c'est pour punir le crime.
» J'ai brisé tous les nœuds, enfreint tous les devoirs ;
» J'ai commis, dans un seul, les forfaits les plus noirs.
» Immolez un barbare, et vengez l'innocence ».
A ces éclats succède un farouche silence ;
Et la tempête même, en ce moment d'effroi,
Inspire moins de trouble et moins d'horreur que moi.

Pour surcroît à mes maux, l'air se calme et s'épure.
Le tonnerre est plus sourd, la nue est moins obscure.
Chacun, en cris de joie, exhale son transport;
Et je regrette seul le naufrage et la mort.
On approche; mon œil croit déjà reconnoître
Les bords, dirai-je heureux, où le ciel m'a fait naître.
Te peindrai-je l'instant, où mon père éperdu
Retrouve enfin son fils après l'avoir perdu?
A mon premier aspect, il jette un cri, s'élance,
O mon fils, mon cher fils, ô ma douce espérance!
Dit-il... sa voix se perd; et, muet, oppressé,
Il me tient, dans ses bras, étroitement pressé.
Ah! Dieu! combien alors je me sentis coupable!
De tous les sentimens, ô trouble inexprimable!
Repentant, mais, heureux dans le sein paternel.....
Il est donc des plaisirs pour un cœur criminel!
Ce vieillard veut en vain, d'un regard plus sévère,
M'interroger, se plaindre, user des droits d'un père:
La présence d'un fils désarme ses rigueurs.
Quel œil est menaçant, quand il verse des pleurs?
« Ne troublez point, lui dis-je, un jour si plein de charmes,
» Et laissez le reproche expirer dans mes larmes. »
Je tombe à ses genoux; j'y reste prosterné:
J'implore mon pardon, et tout est pardonné.

C'est la première fois, depuis ma perfidie,
Que j'ai connu la joie et le prix de la vie.
C'est la première fois que tes traits éclipsés

Furent, pour un moment, de mon cœur effacés.
Mais bientôt le remords ressaisit sa victime ;
Le calme et le bonheur sont-ils faits pour le crime !
Fêtes, plaisirs bruyans, prestige des grandeurs,
Rien ne pouvoit tarir la source de mes pleurs.
En vain quelques beautés, qu'intéressoient mes peines,
D'un air libre et riant, me proposoient des chaînes.
Dans cet âge orageux, où la séduction,
Par un penchant si doux, emporte la raison,
Je sus leur opposer un cœur toujours rebelle,
Les comparer à toi, pour te rester fidelle.
Le ciel, ainsi qu'à toi, leur donna des vertus :
Mais tous ces dons, hélas ! sont par nous corrompus.
Pour mieux nous enchaîner, elles prennent nos vices,
Tournent contre nos cœurs nos propres artifices ;
Et, de nous apprenant la feinte et les détours,
Font de tristes heureux qui se plaignent toujours.

Est-ce là cet amour, dont je connus la flamme,
Ce sentiment profond qui se nourrit dans l'âme ;
Qui, conservant toujours le charme des désirs,
Survit à l'habitude, et croît par les plaisirs ?
Sont-ce là ces transports, auxquels tu t'abandonnes !
Quels baisers seroient doux, après ceux que tu donnes ?

Éloigné de tes yeux, arraché de tes bras,
Je cherchois la nature, et ne la trouvois pas.
Combien je regrettois ces lacs et ces fontaines,
Ces réservoirs des monts épanchés dans les plaines,

Ces immenses vergers, dont les fruits renaissans,
Offroient à notre soif leurs sucs rafraîchissans,
Tous ces riches objets, ornés par l'innocence,
Embellis par l'amour, sur-tout par ta présence;
Ces antres, ces torrens, ces rocs audacieux,
De leur cîme sauvage allant toucher les cieux!
De nos femmes, cent fois, admirant la parure,
Et de leurs vains attraits la coupable imposture,
Je me représentois ces longs cheveux flottans,
Sur ton sein découvert, épars au gré des vents;
Les faciles replis de ta robe tigrée,
Voltigeante sans art, et sans soin préparée,
Lorsque tu revenois m'apporter, au matin,
Et les fleurs et les fruits qu'avoit cueillis ta main.

C'est ainsi qu'en secret t'adressant mon hommage,
Je portois en tous lieux mon crime et ton image.
A des triomphes vains et trop peu faits pour moi,
Je préférois les pleurs que je versois pour toi.

Un soir, enseveli dans l'épaisseur de l'ombre,
J'abandonnois mes sens à l'ennui le plus sombre:
Je reçois... ah! grand Dieu, quel instant pour mon cœur?
Quel mélange inoui d'allégresse et d'horreur!
Je reçois cette Lettre, où ton ame respire,
Que l'amour m'adressa, que l'amour fit écrire;
Et qui prouve à jamais aux Amans malheureux,
Qu'il n'est aucun obstacle invincible pour eux.

Elle échappa, cent fois, de ma main défaillante;
J'y lisois, en tremblant, le nom de mon Amante:
Et mes larmes, tombant sur ces traits précieux,
Formoient, à chaque mot, un voile sur mes yeux.
C'est alors que Valcour, effrayé de lui-même,
Sentit, plus que jamais, ton infortune extrême.
Une seconde fois je voulus fuir.... hélas!
De mon père, en fuyant, j'avançois le trépas.
Je relisois ta Lettre au lever de l'aurore,
Veillant au sein des nuits, je la lisois encore:
Je ne pouvois quitter ces funestes récits,
Tout mon cœur se troubloit au seul nom de mon fils.
Oui, je croyois le voir, ce fils, si plein de charmes,
Lever ses foibles mains pour essuyer tes larmes,
Tandis que, lui donnant la plus tendre leçon,
Tu lui fais prononcer et répéter mon nom.
Rempli de ces objets, consterné, solitaire,
Je fuyois tous les yeux, même ceux de mon père.
Observant mon silence, épiant mes discours,
En vain son amitié m'interrogeoit toujours.
Je n'osois lui parler, je n'osois lui répondre:
Ses regards m'accabloient, et sembloient me confondre.
Pouvois-je révéler mes horribles secrets,
Et des malheurs honteux produits par des forfaits?

Un songe fit enfin ce que je n'osois faire,
Et du fond de mon cœur arracha ce mystère.
Un sommeil douloureux, succédant à mes maux,

Ne me laissoit goûter qu'un pénible repos.
Je te vis : quel aspect ! quelle funèbre image !
Sous le même palmier, sur le même rivage,
Où je t'abandonnai, pour chercher, loin de toi,
Les tourmens que mon crime entraînoit après moi.
Sur un lit de gazon ta tête étoit penchée,
Comme une tendre fleur, que les vents ont séchée ;
Tes yeux encor sereins, encor remplis d'amour,
S'éteignoient par degrés, et se fermoient au jour.
Mon nom seul échappoit de ta bouche adorée,
Que le froid de la mort avoit décolorée.
Ton fils, hélas ! ton fils, te caressant en vain,
Et, presqu'inanimé, s'attachoit à ton sein ;
A ton sein épuisé, dont les secours arides
Trompoient l'ardent effort de ses lèvres avides.
Le retenant à peine en tes bras défaillans,
Tu soulevois sur lui tes regards languissans.
Sans appui, sans secours, et privé de son père,
Il mouroit à côté de sa mourante mère.
« Cher Valcour, disois-tu, vois où tu nous conduis,
» Si tu ne m'aimois plus, que t'avoit fait ton fils ? »

Tremblant, épouvanté par ces objets terribles,
Je m'éveille à l'instant avec des cris horribles.
« Vertu, nature, amour, ô vous que j'ai trahis,
» O Dieux de Zéïla, soyez tous attendris !
» S'il en est tems encore, rendez vain ce présage ;
» Anéantissez-moi ; mais sauvez votre ouvrage. »

Mon père entend ces cris ; il accourt effrayé ;
Il me trouve à genoux et dans mes pleurs noyé.
« Que vois-je, me dit-il, d'un ton ferme et sévère ?
» Expliquez-vous, mon fils, rassurez votre père.
» Au nom de tous les droits que le ciel m'a donnés,
» Au nom de mes vieux jours, par vous infortunés,
» Mon fils, arrachez-moi ce soupçon qui m'accable,
» Est-on si malheureux, quand on n'est point coupable ? »
Mon père, je le suis, m'écriai-je... et soudain,
O Zéila, ta Lettre est remise en sa main.
A ses pieds étendu, je les baignois de larmes.
Peins-toi mon tremblement, ma pâleur, mes alarmes.
« Malheureux, me dit-il, va, cours, franchis les mers,
» Et fuis, loin de mes yeux, au bout de l'univers.
» Ta mère, hélas ! mourut, en te donnant la vie.
» Je sens que ma carrière est près d'être finie.
» Je n'ai que toi... n'importe ; il faut nous séparer ;
» De l'aspect d'un coupable il faut me délivrer.
» Que ferois-je de toi, toi, dont la main parjure
» Assassina l'amour, outragea la nature ?
» Tremble, tremble aux seuls noms et d'épouse et de fils ;
» Ne vois-tu pas leurs pleurs ? n'entends-tu pas leurs cris ?
» Chaque instant qui s'écoule accumule tes crimes.
» Cours ; arrache au trépas de si tendres victimes ;
» Va réparer leurs maux ; va briser leurs liens :
» Va, leurs droits confondus sont plus saints que les miens. »

Le feu de ses discours, la douleur qui le presse,

Son trouble et mon aspect accablent sa foiblesse :
Il tombe dans mes bras presque sans mouvement.
Ma chère Zéila, c'est depuis ce moment
Que j'ai, de jour en jour, à trembler pour sa vie ;
Mais l'espérance enfin qui me sembloit ravie,
Apporte quelque calme à mon cœur éperdu :
Mon père peut renaître, et peut m'être rendu.

C'est alors, qu'affranchi d'une crainte funeste,
Je pourrai de mes jours te consacrer le reste.
O toi, pour qui je vis, mon épouse, ma sœur,
Cet espoir consolant fait tressaillir mon cœur.
Que je vais t'adorer ! que je vais te le dire !
Je dois compte à l'amour de l'air que je respire.
Seul auteur de tes maux, je dois les expier ;
M'en souvenant toujours, te les faire oublier ;
Te reporter les vœux de mon ame asservie,
T'idolâtrer enfin, après t'avoir trahie ;
Ne penser, ne sentir, n'exister que par toi,
Et mériter l'amour... dont tu brûlas pour moi.
Ton fils, eh bien, ton fils, je crois déjà l'entendre,
Ajouter à mon nom le titre le plus tendre.
Je pourrai donc bientôt, au comble de mes vœux,
Vous serrer dans mes bras, vous réunir tous deux.
Répète-lui cent fois qu'il va revoir son père ;
Mais ne lui dis jamais que j'ai trahi sa mère.
Que mon aspect, hélas ! n'excite point ses cris ;
Et que je puisse encore être aimé de mon fils !

Mon père, en l'adoptant, saura sécher tes larmes ;
Il ne pourra jamais résister à tes charmes.
Oui, tu seras sa fille ; il t'ouvrira son cœur ;
Avant de te connoître, il est ton protecteur,
Il nous partagera son auguste tendresse ;
Nous servirons tous deux d'appuis à sa vieillesse,
Tranquille, tu croiras être encor dans tes bois,
Et nous serons heureux, quoique soumis aux lois.
Que dis-je ? si tu veux, conservant tes usages,
Pour être vertueux, nous resterons sauvages.
Pour consacrer nos nœuds, il suffit de s'aimer :
Le crime est de les rompre, et non de les former.
Ton Dieu que j'adorai, commande l'innocence,
Et donne à la vertu l'amour pour récompense.
Ton Dieu, sera le mien ; il fera mon bonheur ;
Et je suivrai les lois qu'il grava dans ton cœur.
Mais, ciel ! si, confirmant tes funestes alarmes,
On alloit, j'en frémis, ensevelir tes charmes ;
Dans ce lieu redoutable, où la tendre beauté,
Ainsi que son honneur, pleure sa liberté :
Où l'amour gémissant languit dans les entraves ;
Où les plaisirs d'un seul occupent mille esclaves !...
Ma chère Zéila, préviens ce coup affreux.
Zéila, tombe aux pieds du maître impérieux,
Qui veut te condamner à cette ignominie.
Ah ! ne rougis de rien ; presse, pleure, supplie ;
Que ton fils, avec toi, s'attache à ses genoux.
Épuise sur son cœur les charmes les plus doux,

Les larmes, les soupirs, et même l'artifice.
Pour le vaincre, sur-tout, flatte son avarice :
Dis-lui que ton époux, ton frère, ton amant,
Franchit les vastes mers ; qu'il vient en ce moment
Lui porter ta rançon... ô bonheur ! ô tendresse !
Pour la première fois, je bénis ma richesse :
A quel plus digne emploi peut être destiné
Cet or, utile enfin, que le ciel m'a donné !
Qu'avec ravissement je te le sacrifie !
Au prix de tout mon bien, si j'ai sauvé ta vie,
Si j'ai brisé tes fers, si mon fils m'est rendu,
Avec tous ces trésors, je n'aurai rien perdu.

. . . . . .

Où suis-je ? qu'ai-je appris ? rien ne m'est plus contraire.
Il n'est plus de danger pour les jours de mon père.
Chère Amante, combien je vais finir de maux !
Cieux ! favorisez-moi ; mers, applanis tes flots ;
Aux vœux de Zéïla, ne sois point infidelle ;
C'est une Amante en pleurs... c'est un fils qui m'appelle.
Puisse, puisse le port, où j'ai pu te laisser,
Ma chère Zéïla, ne point me repousser,
Comme un monstre odieux, à tes maux insensible !
Qu'il ouvre à ton vengeur son enceinte paisible ;
Et, pour premiers objets, à mes yeux attendris
Présente, sur le bord, mon épouse et mon fils !

LETTRE X.

DE VALCOUR A SON PÈRE.

Toi, qui montras le jour à ce cœur éperdu ;
Qui, me faisant rougir, me rendis ma vertu ;
Zéila vit encor ; Zéila m'est fidelle.
Elle fut malheureuse ; elle est cent fois plus belle.
Ah ! grand Dieu ! quel trésor j'avois abandonné !
Juge de son amour... elle m'a pardonné.
Je renais : sous mes pas sa main ferme un abyme ;
Un autre air m'environne ; un nouveau sang m'anime.

Mais, apprends mes dangers, et quels maux j'ai soufferts:
Daigne un instant me voir, égaré sur les mers,
Par d'affreux souvenirs épouvanté sans cesse,
Ne sachant plus sur qui j'appuirois ma foiblesse,
Aussi loin de mon père, expirant dans les pleurs,
Que de l'objet charmant, trahi par mes fureurs.
J'entendois, tour-à-tour, dans mon ame tremblante,
Et les sanglots d'un père, et les cris d'une Amante.
C'est alors, qu'absorbé dans le sein des douleurs,
Je détestai mon crime, et vis tous mes malheurs.
Je touche enfin aux lieux, témoins de mon parjure,
Où j'outrageai l'amour, et bravai la nature ;

Où je connus la honte... à l'aspect de ces bords,
Je ne pus contenir ma crainte et mes transports.
Confus, pâle, tremblant, incertain sur la rive,
Je crois, à chaque pas, voir Zéïla captive,
Qui, me reconnaissant parmi ses oppresseurs,
Se prosterne à mes pieds, les inonde de pleurs;
Et, par moi seul réduite à tant d'ignominie,
Lève vers moi ces mains, qui m'ont sauvé la vie.
A ce tableau, je cours, dans la foule égaré,
Vers le fatal réduit du tyran abhorré,
Qui retint dans les fers un objet plein de charmes,
Paya le droit cruel de voir couler ses larmes,
Et courba sous le joug des plus barbares lois,
Ce vertueux orgueil, libre au moins dans les bois.

J'ENTRE... ciel! quel objet devant moi se présente!
Un triste et foible enfant, que ma vue épouvante...
Horrible souvenir!... mon père... j'en frémis.
Il sembloit que la crainte eût étouffé ses cris.
Des traits de Zéïla, je crois, sur son visage,
Entrevoir, reconnoître une confuse image;
Et, l'œil noyé de pleurs, dans mon désordre affreux
Je prends, entre mes bras, cet enfant malheureux.
Sa bouche me sourit, et sa main me caresse:
Il semble s'étonner, en voyant ma tendresse.

SON maître accourt, menace, et, prêt à lui parler,
Je sens ma voix s'éteindre, et mon cœur se troubler.

Je l'interroge enfin après un long silence ;
Le cruel ! il m'observe, et quelque tems balance.
Que voulois-je savoir ? que m'apprend-il, hélas !...
« De Zéila, dit-il, l'enfant est dans vos bras :
» Sous les lois du serrail sa mère est enchaînée :
» Au sort le plus brillant le ciel l'a destinée,
» C'est moi qui l'ai vendue ». A ces mots foudroyans,
Le frisson de la mort s'empare de mes sens...
Mon malheur est au comble : il me rend le courage.
« Sers-moi, dis-je à ce monstre, et venge mon outrage.
» Sous l'habit musulman, utile à mes projets,
» Il faut dans le serrail que je m'ouvre un accès.
» Tout cet or est à toi ». Que ne peut l'avarice ?
Séduit par ma promesse, il devient mon complice.
D'un garde du Palais, il court gagner la foi...
Le salaire est pour eux, les dangers sont pour moi.
Résolu de mourir, quelle eût été ma crainte ?
J'avançois, sans trembler, dans cette auguste enceinte,
Qu'habitent les ennuis, et le crime avec eux ;
Dédale teint de sang, palais tumultueux,
Que baignent, en grondant, les ondes du Bosphore,
Et que la nuit rendoit plus formidable encore.

Dieu ! qu'elle parut lente à mon empressement !
Au retour du soleil, je me crus, un moment,
Emporté loin de moi par un pouvoir magique.
A mes yeux se découvre un péristile antique,
Où les plus doux parfums marioient leurs odeurs

Aux parfums exhalés de cent vases de fleurs.
Du luxe des Persans, prodigue en sa richesse,
Par-tout se déployoit la pompeuse molesse;
Et la nature et l'art, dans ces vastes enclos,
Sembloient, comme au plaisir, inviter au repos.
Qu'il étoit loin de moi!... quelle affreuse journée!
Au choix d'une Sultane, elle étoit destinée.
Déjà, de toutes parts, s'assemble, en ce séjour,
Ce que la Circassie a formé pour l'amour;
La beauté, la fraîcheur, attraits de la jeunesse,
Ensevelis dans l'ombre, au sein de la tristesse.
Mille esclaves, par ordre, au son des instrumens,
Viennent briguer le prix et lutter d'agrémens.
L'or, en fleurs nuancé, brille dans leur parure;
L'éclat des diamans enrichit leur ceinture.
L'une, dans ses regards, exprime la fierté;
L'autre, ouvre un œil mourant, fait pour la volupté.
Mais toutes, sur leur front, peignent la jalousie,
L'inépuisable ardeur de la coquetterie,
Le passage éternel de la crainte à l'espoir,
Le vide affreux du cœur, le désir du pouvoir,
Le caprice, le goût des intrigues fatales,
Et, sur-tout, le projet d'éclipser leurs rivales.

Une seule fuyoit ce concours odieux,
Et sembloit dédaigner la pompe de ces lieux.
Un voile rabattu me déroboit ses charmes,
Mais ne pouvoit cacher son désordre et ses larmes.

Combien son abandon me parut séduisant !
Et quelle grace encor dans son accablement !
Sur un marbre voisin elle étoit appuyée,
Plaintive, solitaire, et pourtant enviée.
A ce nouvel aspect, tout mon cœur se troubla :
Une secrette voix me nommoit Zéila.
Oubliant le serrail et sa contrainte austère,
Je voulus mille fois découvrir ce mystère,
Détacher, déchirer ce voile trop jaloux,
Et de la jeune esclave embrasser les genoux.
Ce sentiment trop prompt, par un autre s'efface.
Un Dieu, sans doute, un Dieu suspendit mon audace...
Le Sultan a paru : Monarque infortuné,
Il lève un front superbe, et voit tout prosterné.
Sur mille objets charmans que sa Cour lui présente,
Il promène, au hasard, sa vue indifférente.
Morne, au sein des grandeurs, sans amour, sans désirs,
Il paroît accablé de l'ennui des plaisirs.
Sur l'esclave voilée, enfin, son œil s'arrête ;
Et par le Visir même elle apprend sa conquête.
Le voile tombe. O ciel ! à ce seul souvenir,
Je sens mon cœur encor palpiter et frémir.
Que vois-je ? Zéila, Zéila gémissante,
Repoussant de ce choix la marque avilissante,
Pleurant son infortune et son titre fatal !
« Sultan, à tes genoux, reconnois ton rival,
» M'écriai-je ; punis un jeune téméraire,
» Qu'irrite le malheur, qui brave ta colère.

» J'aime ; je suis François ; je ne redoute rien.
» Mon trésor le plus cher, et mon unique bien,
» Me sont ravis par toi : cette esclave est ma femme.
» Du plus noir des forfaits j'avois payé sa flamme.
» Rends-moi l'honneur, rends-moi l'objet de mon amour ;
» Ou, qu'à tes pieds, Sultan, on m'arrache le jour. »

Tandis que je parlois, ma Zéila mourante
Rappelloit vainement sa force défaillante.
Je tremblois. Le Sultan plus surpris qu'irrité,
De divers mouvemens paroissoit agité.
Si le farouche orgueil lui demande vengeance,
La générosité l'invite à la clémence.
Tout se tait : il s'approche, et, calmant mon effroi,
Ses regards, sans courroux, viennent tomber sur moi.

Jeune homme, me dit-il, j'excuse ton courage ;
Ton audace me plaît : je pardonne à ton âge.
Tes remords et tes feux désarment ma fierté.
Je te rends ton épouse, avec ta liberté,
J'avois fixé mon choix ; je te le sacrifie.
Comblé de mes présens, retourne en ta Patrie.
Ne crains rien : va, mon cœur sait être généreux ;
Et du moins, en ce jour, j'aurai fait un heureux.

Je ne me connois plus, et, même en sa présence,
Je vole à Zéila, dans son sein je m'élance.
Le seul son de ma voix ranime ses appas :

Elle ouvre la paupière, et me voit dans ses bras.
Quel moment ! ô mon père ! oserai-je poursuivre ?
A de si grands plaisirs, comment peut-on survivre ?
Mille avides regards se confondent sur nous.
Zéila s'embellit en des instans si doux.
Celles, dont ses attraits armoient sa jalousie,
Témoins de mes transports, lui portent plus d'envie,
Et regrettent ces bords, ces climats trop charmans,
Où la beauté commande à de pareils Amans.
Avec sa Cour alors le Sultan se retire.
Aux jardins du serrail il nous fait introduire...
Nous voilà seuls enfin ! L'aspect de ces beaux lieux,
Les dons d'un autre sol, semés sous d'autres cieux,
Tout disparut pour moi : je voyois mon Amante,
Moi-même, je guidois sa démarche tremblante.
Doucement attirés par la main de l'amour,
Sous un berceau plus sombre, et loin des traits du jour,
Nous fuyons tous les yeux : c'est là que, dans l'ivresse,
Où de deux cœurs unis s'égare la tendresse,
D'une commune ardeur, l'un vers l'autre élancés,
Recueillis, et muets, nous restons embrassés.
C'est là, qu'à mes transports Zéila s'abandonne.
L'amour demande grace, et la vertu pardonne.

Mais au sein des plaisirs, nous répandions des pleurs ;
La nature bientôt jette un cri dans nos cœurs...
Nous courons vers mon fils : quels transports ! quelle joie !
Sur son front innocent le bonheur se déploie.

Sa

Sa mère, de ses bras, le portoit dans les miens,
Et mes tendres baisers le disputoient aux siens.
La douleur consumoit son enfance asservie :
Dans nos soins caressans il retrouve la vie.
Il devient moins timide, en devenant heureux,
Et ses nouveaux destins sont écrits dans nos yeux...
Qu'ai-je appris ? du Sultan la noble bienveillance,
Pour quelques jours encor exige ma présence.
Des bords que j'ai quittés il veut m'entretenir :
Heureux par ses bontés, je lui dois obéir.
Libre de ce tribut, de ce devoir auguste,
Je cours en remplir un et plus saint et plus juste.
O vieillard adoré, dans tes bras je revien
Achever mon bonheur, en m'occupant du tien.

LE TRIOMPHE

DE L'HÉROISME ET DE L'AMOUR,

POÈME LYRIQUE.

MARS fait retentir son tonnerre,
Il a déployé ses drapeaux ;
Ton coursier hennissant, du pied frappe la terre :
Hé bien, pars... l'Amant doit se taire ;
Voici le moment du héros.

De mes mains reçois ton épée,
Et du sang ennemi rapporte-la trempée.
Mets ta main sur mon cœur ; il palpite d'amour :
Le tien doit palpiter du désir de la gloire.
Ton front va ceindre dans ce jour
Tous les lauriers de la victoire.
Je crois voir le Dieu des combats :
Va, cours ; va, mon ardeur à la tienne est égale ;
La gloire est ma seule rivale :
Que ne puis-je, avec elle, accompagner tes pas !
O mes larmes, coulez, coulez en son absence.
L'effroi s'empare de mon cœur.
Qu'il m'a fallu d'efforts pour cacher ma douleur,

Et pour la contraindre au silence !
Que dis-je ? il va combattre ; il reviendra vainqueur.

Le tambour bat : le clairon sonne.
L'œil en feu, les bras nuds, l'implacable Bellonne
Verse la soif du sang dans vos cœurs agités ;
Les traits volent de tous côtés :
L'airain vomit la mort, et le glaive la donne.
Erynnis a déjà secoué son flambeau :
Déjà les deux partis, respirant la vengeance,
Ont, dans un farouche silence,
Mesuré, sans pâlir, leur immense tombeau...

Cher Amant, c'est moi qui t'en presse :
Affronte des périls dont la gloire est le prix :
Va, tu combats pour ton pays,
Sous les regards de ta maîtresse....

Mais je vois s'avancer dans un noble appareil,
Une forêt d'armes étincellantes,
Et l'étendart qui flotte entre des mains sanglantes,
Étale son azur aux rayons du soleil.

De ces braves guerriers, que la marche est auguste !
Parmi leurs escadrons j'aperçois mon Amant...
C'est lui ! le ciel m'exauce, et la fortune est juste.
Jeune et victorieux, qu'un héros est charmant !
Ce n'est plus Mars : c'est Adonis lui-même.

Seul arbitre de mon destin,
Toi, mon appui, mon bien suprême,
Viens te reposer dans mon sein ;
Attire à toi l'ame qui t'aime ;
Laisse un moment la palme échapper à ta main.

La palme ! elle est à moi : c'est le prix de mes larmes.
Que tu m'enorgueillis, et combien tu me plais !
Pour moi ce front hâlé conserve mille attraits.
Il eut à mes yeux moins de charmes,
Lors qu'assis près de moi sous des ombrages frais,
A des berceaux de fleurs tu suspendis tes armes.

Laisse, laisse au hasard voltiger tes cheveux :
Va, leur désordre est leur parure ;
Ils ont bien plus de grace, épars à l'aventure,
Que si la main de l'art en arrangeoit les nœuds.
Tu souris ! Le vainqueur descend à ma foiblesse !
Quel est donc ce ruban ? comme il m'enlace à toi !...
Il ornoit ton trophée, il est sacré pour moi :
Tu le devois à ma tendresse.

Que je vais la chérir, cette écharpe guerrière !
Qu'un si bel ornement sied dans un si beau jour !
Tu veux, par ce lien, dont ton Amante est fière,
Enchaîner à jamais la gloire avec l'amour.

Le ciel est plus brillant ! la lumière est plus pure !

Mille flèches de feu se croisent dans les airs !
Les oiseaux amoureux agitent la verdure.
Un délire muet succède à leurs concerts ;
Le flot se mêle au flot avec un doux murmure,
Et des riantes fleurs les calices ouverts,
Vont parfumer au loin le sein de la nature.
O langueur !... ô calme enflammé !
C'est la volupté qu'on respire.
Viens... lis dans mes regards l'ardeur qu'elle m'inspire...
Jamais tu ne fus tant aimé.

Je succombe... l'amour me couvre d'un nuage ;
Mes yeux sont inondés d'une humide vapeur :
Où suis-je ? autour de moi je sens fuir ce bocage...
Et mon Amant, lui seul, est présent à mon cœur...

Arrête... épargne ma foiblesse...
Quel plaisir, quel bonheur vaut ce recueillement,
Où le transport fait place à la délicatesse,
Où l'ame se rend compte... où le tranquille Amant
Étant plus à lui-même, est plus à sa maîtresse !
C'est alors qu'il jouit plus amoureusement,
Qu'il parle, de plus près, au cœur qu'il intéresse,
Et qu'il donne à son sentiment
Ce qu'il dérobe à son ivresse.

Dieu ! quel revers soudain vient troubler ce séjour !
Ces drapeaux menaçans ; ces glaives homicides,

Des vaincus ralliés annoncent le retour.
Tu voles, loin de moi, vers leurs chefs intrépides :
Ils font couler mes pleurs !... ils mourront, les perfides.
Malheur à l'ennemi qui t'arrache à l'amour !

Que vois-je ?... contre lui, quelle foule animée !
Ciel ! le nombre l'accable ! ô désordre ! ô fureur !
Il se débat. Il tombe !... est-il mort ou vainqueur ?
Pour le vaincre lui seul, faut-il donc une armée ?

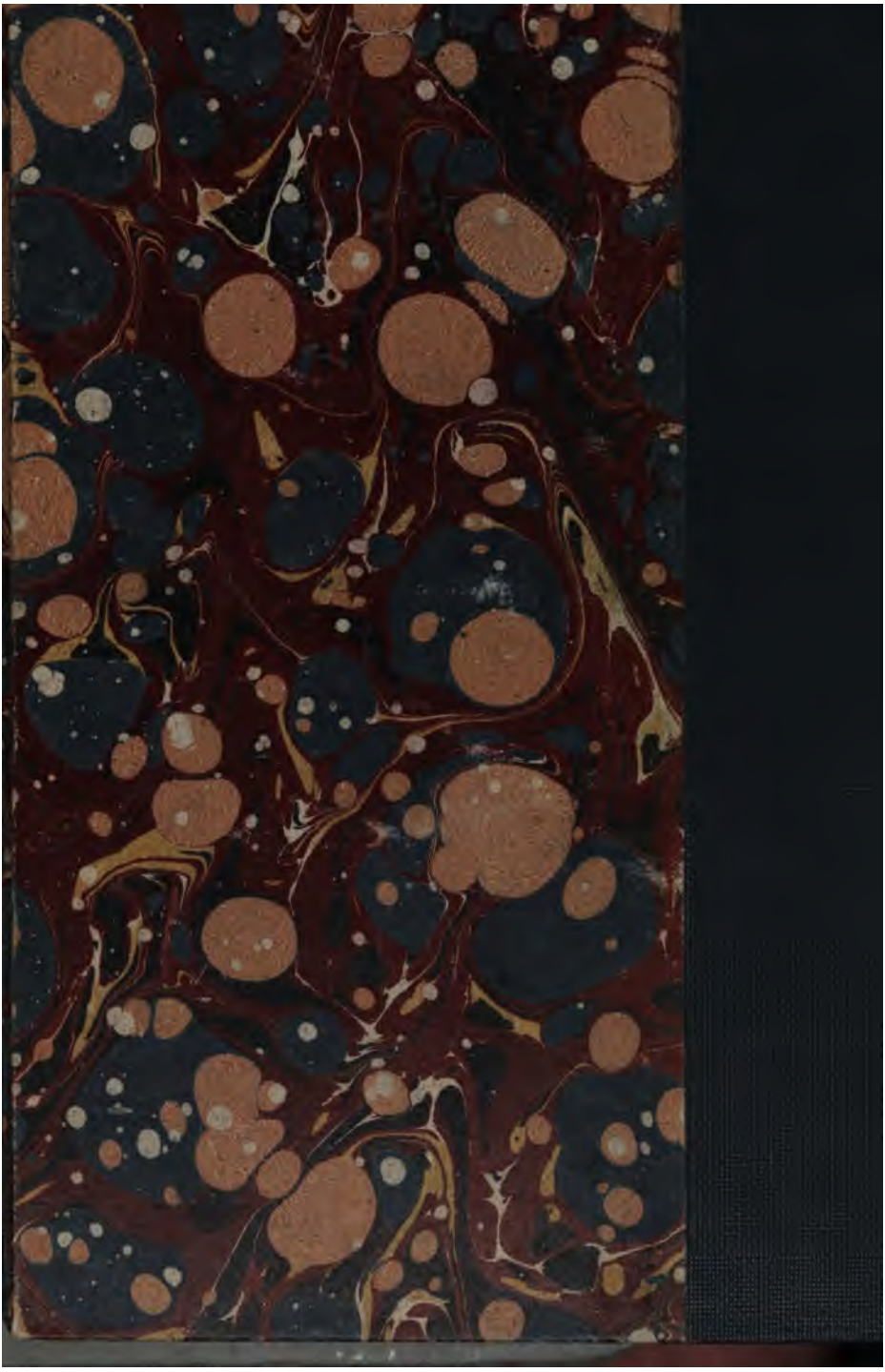
Barbares !... il triomphe : il marche environné
De morts et de mourans entassés sur l'arène.
Ouvrez-vous, champs de gloire où son œil se promène :
Bellonne en est jalouse, et Mars l'a couronné.

Un Guerrier, à genoux, lui demande la vie...
Fais grace ; il en est digne, il t'osa résister.
Laisse par la pitié désarmer ta furie :
Peut-être, en ce moment, une Amante chérie
Le redemande aux Dieux que tu dois imiter.
Jouis, rends le bonheur à leur ame attendrie :
Par toi tout est vaincu ; finis par te dompter.

Il ne te manque rien ; tu pleures ! tu pardonnes !
Tu pleures !... ah ! poursuis, aime et sers la vertu.
Connois la bienfaisance, offre-lui tes couronnes ;
Relève l'ennemi, sous tes coups abattu.
Viens, étanche le sang, et lave les blessures.

Si tu n'étois que grand, je t'aurois admiré.
Sensible, je t'adore : oui, tes palmes sont pures ;
Oui, ton autel est prêt, et l'amour l'a paré.

Renommée, en contant le succès de ses armes,
Ne tais point de son cœur ce noble mouvement.
Dans son triomphe même il a versé des larmes !...
A l'Univers entier, dis qu'il est mon Amant.

FIN.

62632335